



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS ✠ O. ✠

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

36e VOLUME. — 10me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 10 (Juillet 1897)

PARTIE INITIATIQUE...	*Catholicisme, Satanisme et occultisme* ...... (p. 1 à 33.)	**Papus.**
	A M. le Dr Fugairon. . . (p. 33 à 39).	(X)
PARTIE PHILOSOPHIQUE...............	*La Qabbalah initiatique* . (p. 40 à 49).	**Jean Tabris.**
	Introduction à l'étude de la science vivante . . . . (p. 50 à 60).	**Un homme pubère.**
	Philsophie indoue . . . . . (p. 61 à 69.)	**Guymiot.**
	Ma Troisième à M. Fabre des Essarts . . . . (p. 69 à 75.)	**Dr Fugairon.**
PARTIE LITTÉRAIRE...	*Les trois portes du Temple* (suite) . . . . (p. 76 à 84.)	**Michaël.**

Faculté des sciences hermétiques. — Ordre martiniste. — La mort de Schlatter. — Extériorisation de la motricité. — Pitié ! Justice ! — Une pensée de saint Martin. — La science supérieure. — Bibliographie. — Syndicat de la presse spiritualiste de France.

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Echanges doit être adressé Villa Montmorency, 10, avenue des Peupliers, Paris.

Administration, Abonnements : 5, rue de Savoie

Chamuel, éditeur.

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS



PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà huit années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

AMO — F. CH. BARLET, S.·. I.·. ℵ — STANISLAS DE GUAITA, S.·. I.·. ℵ — GUYMIOT. — MARC HAVEN, S.·. I.·. ℵ — JULIEN LEJAY, S.·. I.·. ℵ — EMILE MICHELET, S.·. I.·. (C. G. E.) — LUCIEN MAUCHEL, S.·. I.·. (D. S. E.) MOGD, S.·. I.·. — GEORGE MONTIÈRE, S.·. I.·. ℵ — PAPUS, S.·. I.·. ℵ — SÉDIR, S.·. I.·. ℵ. — SELVA, S.·. I.·. (C. G. E.)

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ABIL-MARDUK. — AMELINEAU. — ALEPH. — Dr BARADUC. — SERGE BASSET. — Le F.·. BERTRAND 30° .·. — BLITZ. — BOJANOV. — JACQUES BRIEU. — CAMILLE CHAIGNEAU. — CHIMUA DU LAFAY. — ALFRED LE DAIN. — G. DELANNE. — ALBAN DUBET. — FABRE DES ESSARTS. — Dr FUGAIRON. — DELÉZINIER. — JULES GIRAUD. — HAATAN. — L. HUTCHINSON. — JOLLIVET-CASTELOT. — L. LEMERLE. — LECOMTE. — NAPOLÉON NEY. — HORACE PELLETIER. — G. POIREL. — RAYMOND. — Dr ROZIER. — Dr SOURBECK. — L. STEVENARD. — THOMASSIN. — G. VITOUX. — HENRI WELSCH. — YALTA.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — JEAN DELVILLE. — E. GOUDEAU. — MANOËL DE GRANDFORD. — JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. — JULES DE MARTHOLD. — CATULLE MENDÈS. — GEORGE MONTIÈRE. — LÉON RIOTOR. — SAINT-FARGEAU. — ROBERT SCHEFFER. — EMILE SIGOGNE. — CH. DE SIVRY.

4°

POÉSIE

CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — JEAN DELVILLE. — YVAN DIETSCHINE. — CH. GROLLEAU. — MAURICE LARGERIS. — PAUL MARROT. — EDMOND PILON. — J. DE TALLENAY. — ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.



L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION
Villa Montmorency, 10, aven. des Peupliers
PARIS-AUTEUIL
Directeur : **PAPUS**
Directeur adjoint : **Lucien MAUCHEL**
Rédacteur en chef :
F.-Ch. BARLET
Secrétaires de la Rédaction :
J. LEJAY — PAUL SÉDIR

ADMINISTRATION
ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO
CHAMUEL
5, Rue de Savoie
PARIS
FRANCE, un an. 10 fr.
ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la Direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

Prière d'adresser tous les échanges : Villa Montmorency, 10, avenue des Peupliers, Paris.

Manuscrits. — Les manuscrits doivent être adressés *à la rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

GROUPE INDEPENDANT D'ETUDES ÉSOTERIQUES

1,600 Membres — 104 Branches et Correspondants — Groupes d'Études fermés

Les Membres ne paient ni cotisation ni droit d'entrée.

Pour tous renseignements, s'adresser par lettre à M. Paul SÉDIR, directeur adjoint, 4, rue de Savoie, Paris, en joignant un timbre pour la réponse.

Principales Sociétés adhérentes au Groupe

ORDRE MARTINISTE
ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE † CROIX. — ÉGLISE GNOSTIQUE
SOCIÉTÉ ALCHIMIQUE DE FRANCE



PARTIE INITIATIQUE

CATHOLICISME, SATANISME ET OCCULTISME

Le monde catholique a été indignement trompé en ces derniers temps par un syndicat d'auteurs, dont le plus connu était M. Léo Taxil.

Aujourd'hui ce dernier a non seulement avoué, mais *prouvé* qu'il avait composé de toutes pièces cette colossale mystification.

Nous allons nous efforcer de montrer que nous, occultistes, nous avons fait tous nos efforts pour prévenir les naïfs lecteurs de la tromperie dont ils étaient victimes, et cela dès le début ; nous verrons que d'autres avant nous et en toute indépendance ont jeté le même cri d'alarme. Enfin nous tâcherons encore, après avoir recherché les causes du manque d'informations sérieuses de la part des catholiques, de prévenir les nouvelles erreurs que quelques fougueux abbés, trompés et ridiculisés, mais pas encore contents, se préparent à commettre.

Nous n'éprouvons aucunement le besoin d'injurier les uns ou les autres. La personne privée de M. Léo Taxil n'a rien à voir en cette affaire; c'est l'écrivain qui seul nous intéresse et auquel, seul, nous allons demander des arguments. Les faits sont assez nets par eux-mêmes.

Il y a quelques années, la mystification débuta, appuyée sur les bases suivantes.

Le mystificateur avait remarqué que le monde catholique vivait à peu près complètement en dehors du monde ordinaire. Abrité derrière des journaux écrits pour lui dans un style spécial, évitant avec le plus grand soin la lecture des livres non recommandés par les dits journaux, tenu dans une ignorance à peu près complète du mécanisme des sociétés actuelles, de leurs relations internationales, ce monde catholique, très nombreux, était d'autant plus préparé à la mystification que les moyens de contrôle lui faisaient presque absolument défaut.

De plus le mystificateur s'était fait la main en inondant les catholiques de vieux rituels franc-maçonniques et en constatant l'énorme succès obtenu par ces fantaisistes révélations.

Ecoutons à ce propos M. Léo Taxil (1) dans son discours révélateur :

« Les premiers livres sur la Franc-Maçonnerie furent donc un méli-mélo de rituels, avec de petits

---

(1) Ce discours, que nous analysons et dont nous reproduisons les principaux passages, est tiré du journal *le Frondeur*, 9, cité Condorcet, Paris, n° du 25 avril 1897.

ajoutés qui n'avaient l'air de rien, avec des interprétations en apparence anodines ; chaque fois qu'un passage était obscur, je l'éclairais dans le sens agréable aux catholiques, qui voient en messire Lucifer le suprême grand-maître des francs-maçons. Mais cela était à peine indiqué. J'aplanissais d'abord et tout doucement le terrain, sauf à labourer ensuite et à jeter la semence mystificatrice qui devait si bien germer.

« Après deux années de ce travail préparatoire, je me rendis à Rome (*Une voix : Ah ! nous y voilà !*)

« Reçu d'abord par le cardinal Rampolla et le cardinal Parocchi, j'eus le bonheur de les entendre, l'un et l'autre, me dire que mes livres étaient parfaits. Ah ! oui, ils dévoilaient très exactement ce qu'on savait fort bien au Vatican, et c'était vraiment heureux qu'un converti publiât ces fameux rituels. (*Rires.*)

« Le Cardinal Rampolla me donnait du « mon cher » gros comme le bras. Et comme il regrettait que je n'eusse jamais été qu'un simple apprenti en maçonnerie ! Mais, du moment que j'avais réussi à avoir les rituels, rien n'était plus légitime que leur reproduction. Il y reconnaissait tout ce qu'il avait lu dans les documents que le Saint-Siège possède, disait-il ; il reconnaissait tout, même ce qui, par mon fait, avait la même valeur que les requins de Marseille ou la ville sous-lacustre. (*Une voix : Coquin ! canaille ! gredin ! fripouille !*)

« Quant au cardinal Parocchi, ce qui l'intéressait plus particulièrement, c'était la question des Sœurs-Maçonnes ; à lui aussi, mes précieuses révélations

n'apprenaient rien. (*Murmures d'une part, rires de l'autre.*

« J'étais venu à Rome à l'improviste, ignorant qu'il fallait s'y prendre assez longtemps à l'avance pour obtenir une audience particulière du Souverain Pontife; mais j'eus l'agréable surprise de ne point attendre, et le Saint-Père me reçut pendant trois quarts d'heure. (*Une voix : Vous êtes un bandit!*)

« N'ayant été qu'Apprenti, j'avais un grand mérite à avoir compris que le « diable est là ». Et le Souverain Pontife appuyait sur ce mot *le diable* avec une intonation qu'il m'est facile de rendre. Il me semble que je l'entends encore me répétant : « le diable! le diable! »

« Quand je partis, j'avais acquis la certitude que mon plan pourrait être mis à exécution jusqu'au bout. L'important était de ne plus me mettre en avant personnellement, quand le fruit serait mûr.

« L'arbre du lucifèrianisme contemporain commençait à croître. Je lui donnai tous mes soins pendant quelques années encore... Enfin, je refis un de mes livres, en y introduisant un rituel palladique, censément obtenu en communication, et de ma belle fabrication, de la première ligne à la dernière.

« *Un auditeur.* — Et nous entendons cela!... C'est dégoûtant!

« M. Léo Taxil. — Cette fois, le Palladisme ou Haute-Maçonnerie luciférienne avait vu le jour.

« Le nouveau livre eut les plus enthousiastes approbations, y compris celles de toutes les revues rédigées par les Pères de la Compagnie de Jésus. »

*
* *

C'est alors que M. Léo Taxil, voyant qu'un certain nombre de chercheurs s'efforçaient de ramener les âmes à la foi par la Science, eut l'idée de se servir de ces « occultistes » pour corser sa mystification en faisant passer les dits occultistes pour des diables ou des agents de l'Enfer.

Mais là surgissait une nouvelle difficulté. Dans tous leurs livres, dans tous leurs journaux, les dits occultistes parlaient de Dieu avec le plus grand respect, et ils soutenaient énergiquement l'immortalité de l'âme dans toutes ses conséquences. Ils défendaient la divinité du Christ et la révélation. Un autre que M. Taxil eût été embarrassé pour trouver le diable où il y avait Dieu et l'appel au vice là où n'éclatait que l'éloge de la vertu. Confiant en la naïveté inébranlable de ses lecteurs, notre auteur affirma tout simplement qu'il suffisait de lire Diable ou Dieu bon au lieu de bon Dieu et *mal* au lieu de *bien* pour saisir le vrai sens... N.-S. J.-C. voulait dire sans doute non pas Notre-Seigneur-Jésus-Christ, mais Ne Soyez Jamais Curé.

La farce était bien conduite puisque, encore aujourd'hui, M. Huysmans y croit toujours. Dans une interview récente, M. Huysmans affirme que, si les œuvres de M. Taxil sont une mystification, il n'en saurait être de même du magnifique travail de Monseigneur Meurin, *la Franc-Maçonnerie*, *synagogue de Satan*.

Or ce magnifique travail est encore le résultat d'une tromperie de M. Taxil, comme celui-ci nous l'avoue si franchement :



« Je lui fis lire les divers livres d'auteurs qui s'étaient emballés à la suite de mes mirifiques révélations. Le plus extraordinaire de ces ouvrages est celui d'un évêque-jésuite, Mgr Meurin, évêque de Port-Louis (île Maurice), qui vint me voir à Paris et me consulta. On pense s'il fut bien renseigné !... (*Rires.*)

« Cet excellent Mgr Meurin, érudit orientaliste, ne saurait mieux être comparé qu'à l'archéologue polonais qui avait si bien distingué un restant de statue équestre au milieu d'un restant de place publique de ma ville sous-lacustre. (Nouveaux rires.)

« Partant de cette idée bien arrêtée que les francs-maçons adorent le diable, et convaincu de l'existence du Palladisme, il a découvert les choses les plus extraordinaires au fond des mots hébreux qui servent de mots de passe, etc., dans les innombrables grades des rites maçonniques.

« Cordons, tabliers, accessoires rituels, il a tout scruté ; il a examiné jusqu'aux moindres broderies figurant sur la plus insignifiante pièce d'étoffe ayant appartenu à un franc-maçon, et, avec la meilleure bonne foi du monde, il a trouvé mon Palladisme partout.

« Je me rappellerai toujours, comme des plus joyeuses heures de ma vie, celles où il me lisait son manuscrit. Son gros volume, *la Franc-Maçonnerie synagogue de Satan*, m'a servi admirablement à convaincre mon ami le docteur qu'il y avait, en toute vérité, un sens secret luciférien à tout le symbolisme maçonnique. »

*
* *

ÉVOLUTION DE LA MYSTIFICATION.

RÉCIT DE M. LÉO TAXIL.

Laissons toujours la parole à M. Taxil, et suivons avec lui les phases de la mystification. Voici les principaux passages de son discours ; nous ne les discuterons qu'après les avoir cités :

« Sapeck, en effet, s'appelait de son vrai nom : Bataille. (*Rires prolongés.*)

« Mais mon ami le docteur ne suffisait pas à la réalisation de mon plan. Le *Diable au XIXe siècle*, dans mon projet, devait préparer l'entrée en scène d'une grande-maîtresse luciférienne qui se convertirait.

« L'ouvrage que j'avais signé avait présenté Sophia-Sapho, mais sous les couleurs les plus noires. Je m'étais attaché à la rendre aussi antipathique que possible aux catholiques : c'était le type accompli de la diablesse incarnée, se vautrant dans le sacrilège, une vraie satanisante, telle qu'on en voit dans les romans de Huysmans.

« Sophia-Sapho, ou Mlle Sophie Walder, n'était là que pour servir de repoussoir à une autre luciférienne, mais celle-ci sympathique, une angélique créature vivant dans cet enfer palladiste par le hasard de sa naissance ; et celle-ci, je réservais à l'ouvrage signé Bataille le soin de la faire connaître au public catholique. (*Une voix : Oh! le coquin!... Oh! l'immonde crapule!*)

« Or, comme cette luciférienne exceptionnelle devait se convertir à un moment donné, il fallait bien avoir quelqu'un en chair et en os, en cas de quelque présentation indispensable. »

C'est à ce moment que M. Taxil découvrit une dactylographe américaine : Mlle Vaughan.

« Mais je ne pouvais pas mieux tomber. Personne, mieux que Mlle Vaughan n'était apte à me seconder. Toute la question était : Accepterait-elle? »

Elle accepta.

« C'est elle qui nous fit connaître, afin de diminuer les dépenses, l'existence des agences de poste privée. Elle avait eu l'occasion de recourir à l'une d'elles, à Londres, et nous l'indiqua. C'est elle aussi qui m'indiqua l'*Alibi-Office*, de New-York.

« Le *Diable au XIX*e *siècle* fut donc écrit principalement pour accréditer Mlle Vaughan, à qui je destinai dès lors le grand rôle dans la mystification. Si elle s'était appelée Campbell ou Thompson, nous aurions donné à notre luciférienne sympathique le nom de Miss Campbell ou celui de Miss Thompson. Nous nous bornâmes à la faire américaine elle-même, sauf naissance accidentelle à Paris. Nous plaçâmes sa famille au Kentucky. Ceci nous permit de rendre notre personnage intéressant au possible, en multipliant à son sujet des phénomènes extraordinaires que nul ne pouvait contrôler. (*Rires.*) Un autre motif : c'est que nous avions placé aux États-Unis, à Charleston, le centre du Palladisme, en lui donnant pour fondateur

feu le général Albert Pike, grand maître du Rite Écossais dans la Caroline du Sud. Ce franc-maçon célèbre, doué d'une vaste érudition, avait été une des hautes lumières de l'Ordre; nous en fîmes le premier pape luciférien, chef suprême de tous les francs-maçons du globe, conférant régulièrement chaque vendredi, à trois heures de l'après-midi, avec messire Lucifer en personne. (*Explosion de rires.*)

« Quand j'ai nommé Adriano Lemmi, deuxième successeur d'Albert Pike au souverain pontificat luciférien — car ce n'est pas au palais Borghèse, mais dans mon bureau qu'il a été élu pape des francs-maçons (*rires*),— quand cette élection imaginaire a été connue, des maçons italiens, parmi lesquels un député au Parlement, ont cru que c'était sérieux. Ils ont été vexés d'apprendre, par les indiscrétions de la presse profane, que Lemmi faisait le cachottier avec eux, qu'il les tenait à l'écart de ce fameux Palladisme dont on parlait déjà dans le monde entier. Ils se réunirent en Congrès à Palerme, constituèrent en Sicile, à Naples et à Florence trois Suprêmes Conseils indépendants, et ils nommèrent Miss Vaughan membre d'honneur et protectrice de leur fédération.

« *Une voix.* — Comme mystification, c'était réussi.

« *Un autre auditeur.* — Ces francs-maçons étaient vos complices !

« M. Léo Taxil. — Allons donc !... Je vous le répète, je n'ai eu que deux auxiliaires mis dans le secret de la mystification ; mon ami le docteur et Mlle Diana Vaughan.

« Mais il ne convient pas que nous paraissions

plus nombreux que nous ne l'étions en réalité. Trois nous étions, et c'est assez. Les éditeurs eux-mêmes ont été mystifiés dans les grands prix. Ils n'ont pas, d'ailleurs, à s'en plaindre : d'abord parce que nos merveilleuses révélations leur ont valu les plus encourageantes félicitations épiscopales, sans compter celles des graves théologiens, que notre crocodile jouant du piano et les voyages de Mlle Vaughan dans diverses planètes n'étonnèrent même pas (*rires*); ensuite, parce que cette triple collaboration leur a permis de donner au public deux ouvrages qui peuvent rivaliser avec les *Mille et une Nuits*, qui ont été dévorés avec délices, et qu'on lira longtemps encore, non plus par conviction peut-être, mais par curiosité.

. . . .

« M. Léo Taxil, quand le tumulte s'est apaisé. — Les mystifiés du Palladisme peuvent se diviser en deux catégories :

« Ceux qui ont été de bonne foi, entièrement de bonne foi. Ceux-ci ont été victimes de leur science théologique et de leurs études acharnées de tout ce qui touche à la Franc-Maçonnerie. Il m'a fallu me plonger jusqu'au cou dans ces deux sciences pour imaginer tout et tout de façon à ne pas leur faire découvrir la supercherie. Croit-on, par exemple, qu'il était aisé d'en faire accroire à M. de la Rive, qui est l'enquête incarnée, qui fouille au microscope les moindres riens et qui rendrait des points à nos meilleurs juges d'instruction ? Il peut se vanter de m'avoir donné du mal !

. . . .

« Mais, en dehors de cette première catégorie de



mystifiés, il y en a une seconde, et chez ceux-là il n'y a pas eu mystification absolue. Les bons abbés et religieux qui ont admiré en Miss Diana Vaughan une Sœur maçonne luciférienne convertie ont le droit de croire qu'il existe de ces maçonnes-là. Ils n'en ont jamais vu, jamais rencontré ; mais c'est qu'il n'y en a pas dans leur diocèse, peuvent-ils se dire. A Rome, il n'en est plus de même ; à Rome, tous les renseignements sont centralisés ; à Rome, on ne peut pas ignorer qu'il n'y a pas d'autres maçonnes que les épouses, filles ou sœurs de francs-maçons, admises aux banquets, aux fêtes ouvertes, ou même se réunissant elles-mêmes à part, très honnêtement, en sociétés particulières uniquement composées d'éléments féminins, comme cela a lieu au États-Unis pour les Sœurs de l'Étoile d'Orient ou les Dames de la Révolution. (*Marques d'approbation.*)

« Avec un peu de réflexion, il est aisé de comprendre que, s'il existait des Sœurs maçonnes telles que les antimaçons se les imaginent, il y aurait eu des conversions et des aveux, depuis le temps ! L'empressement avec lequel on a accueilli à Rome la prétendue conversion de Miss Vaughan est significatif. Pensez donc que Mgr Lazzareschi, délégué du Saint-Siège auprès du Comité central de l'Union antimaçonnique, fit célébrer un *Triduum d'actions de grâces* à l'église du Sacré-Cœur de Rome !

« *L'Hymne à Jeanne d'Arc*, composée censément par Miss Diana, paroles et musique, a été exécutée aux fêtes antimaçonniques du Comité romain ; cette musique, devenue presque une musique sacrée, on l'a

entendue en grande solennité dans les basiliques de la Ville-Sainte. C'est l'air de *la Seringue philharmonique*, gaudriole musicale qu'un compositeur de mes amis, chef d'orchestre du Sultan Abd-ul-Aziz, composa pour les divertissements du sérail. (*Rires prolongés. Cris : C'est abominable ! Oh ! le gredin !*)

« Cet enthousiasme romain doit donner à réfléchir.

« Je rappellerai deux faits caractéristiques :

« Sous la signature « Docteur Bataille », j'ai raconté, et sous la signature « Miss Vaughan » j'ai confirmé que le temple maçonnique de Charleston contient un labyrinthe au centre duquel est la chapelle de Lucifer...

« *M. Oscar Havard.* — L'évêque de Charleston a déclaré que c'était une imposture.

« M. Léo Taxil. — Parfaitement. C'est ce que je vais dire dans un instant. Mais vous n'avez pas à en triompher. Attendez un peu !... J'ai donc raconté qu'au temple maçonnique de Charleston l'une des salles, triangulaire de forme, appelée *Sanctum Regnum* a pour principal ornement la monstrueuse statue du Baphomet, à laquelle les hauts-maçons rendent un culte ; qu'une autre salle possède une statue d'Eva qui s'anime quand une Maîtresse Templière est particulièrement agréable à maître Satan, et que cette statue devient alors la démone Astarté, vivante un moment, pour donner un baiser à la Maîtresse Templière privilégiée. J'ai publié le prétendu plan de cet immeuble maçonnique ; ce plan, c'est moi-même qui l'avais dessiné. Or, Mgr Northrop, évêque catholique de Charleston, a fait le voyage à Rome tout exprès pour certi-

fier au Souverain Pontife que ces récits étaient de la plus haute fantaisie. On ignorerait ce voyage, si Mgr Northrop ne s'était pas laissé interviewer en route. On a su ainsi ce qu'il venait dire au Pape. Il venait dire : « Il est faux, absolument faux que les francs-« maçons de Charleston soient les chefs d'un rite su-« prême luciférien. Je connais tout particulièrement les « principaux d'entre eux ; ce sont des protestants ani-« més des meilleures intentions ; pas un seul ne « songe à se livrer à des pratiques d'occultisme. Leur « temple, je l'ai visité ; aucune de ces salles indiquées « par le Docteur Bataille et Miss Vaughan ne s'y trouve. « Ce plan est une plaisanterie. » Mgr Northrop, en revenant de Rome, n'a plus protesté ; il a gardé désormais le silence. Miss Diana Vaughan, au contraire, a répliqué à l'interview de Mgr Northrop ; elle a dit que l'évêque de Charleston était lui-même franc-maçon, et elle a reçu la bénédiction du Pape. (*Sensation*).

« Second fait. Sous les signatures Bataille et Vaughan, j'ai raconté et confirmé qu'à Gibraltar, sous la forteresse anglaise, se trouvaient d'immenses ateliers secrets, dans lesquels des hommes monstres fabriquaient tous les instruments usités dans les cérémonies du Palladisme, et Miss Diana Vaughan, interrogée à ce sujet par de hauts dignitaires ecclésiastiques de Rome, s'est amusée à leur répondre, de sa plus belle plume, que rien n'est plus vrai et que les forges de ces mystérieux ateliers de Gibraltar sont alimentées par le feu même de l'enfer. (*Rires.*) Mgr le Vicaire Apostolique de Gibraltar a écrit, d'autre part, qu'il



confirmait, lui, ce qu'il s'était vu dans la nécessité de déclarer à diverses personnes ; savoir : que l'histoire de ces ateliers secrets était une audacieuse invention, ne reposant sur rien, absolument rien, et qu'il était indigné de voir créer de telles légendes. Le Vatican n'a pas publié la lettre du Vicaire Apostolique de Gibraltar, et Miss Vaughan a reçu la bénédiction du Pape. (*Applaudissements. — Plusieurs voix : Bravo, Taxil !*)

« Faut-il rappeler quelques-unes des lettres d'approbation que Miss Vaughan a reçues ? »

« *Voix diverses*, parmi les journalistes catholiques. — Ce n'est pas vrai ! Il n'y a pas eu d'approbation !

« M. Léo Taxil. — Comment ! Vous osez nier !... Eh bien, en voici une, de lettre d'approbation, et elle compte !... Elle est du Cardinal Parrocchi, Vicaire de Sa Sainteté ; elle est datée du 16 décembre 1895 :

« Mademoiselle et chère Fille en N.-S.,

« C'est avec une vive mais bien douce émotion que j'ai reçu votre bonne lettre du 29 novembre, avec l'exemplaire de la *Neuvaine Eucharistique*... Sa Sainteté m'a chargé de vous envoyer, de sa part, une bénédiction toute spéciale...

« Depuis longtemps, mes sympathies vous sont acquises. Votre conversion est un des plus magnifiques triomphes de la grâce que je connaisse. Je lis en ce moment vos *Mémoires*, qui sont d'un intérêt palpitant...

« En attendant, croyez que je ne vous oublierai pas dans mes prières, au Saint-Sacrifice spécialement. De votre côté, ne cessez pas de remercier Notre-Sei-

gneur Jésus-Christ de la grande miséricorde dont Il a usé envers vous et du témoignage éclatant d'amour qu'Il vous a donné.

« Maintenant, agréez ma bénédiction et me croyez

« Tout vôtre dans le cœur de Jésus,

« L.-M., Cardinal-Vicaire. »

« Voici une autre lettre, sur papier officiel du Conseil directif général de l'Union antimaçonnique, c'est-à-dire du plus haut comité d'action contre la franc-maçonnerie, comité constitué par le pape lui-même, comité qui a à sa tête un représentant officiel du Saint-Siège, Mgr Lazzareschi. Écoutez :

« Rome, 27 mai 1896.

« Mademoiselle,

« Monseigneur Vincenzo Sardi, qui est un des secrétaires particuliers du Saint-Père, m'a chargé de vous écrire, par ordre de Sa Sainteté elle-même...

« Je dois vous dire aussi que Sa Sainteté a lu avec grand plaisir votre *Neuvaine Eucharistique*...

« M. le Commandeur Alliata a eu une entrevue avec le Cardinal-Vicaire, sur la véracité de votre conversion. Son Eminence est convaincue ; mais Elle a manifesté à notre président qu'Elle ne peut en témoigner publiquement. « *Je ne puis trahir les secrets du* « *Saint-Office* » : c'est ce que Son Eminence a répondu à M. le Commandeur Alliata.

« Je suis tout à vous, très dévoué en Notre-Seigneur,

« RODOLFO-VERZICHI.

« Secrétaire général. »

« Le secrétaire particulier de Léon XIII, ce même Monseigneur Vincenzo Sardi dont il vient d'être question, écrit à son tour, entre autres choses :



« Rome, 11 juillet 1896.

« Mademoiselle,

« Je me hâte de vous exprimer les remercîments qui vous sont dus pour l'envoi de votre dernier volume sur Crispi... »

« Il s'agit d'un livre, où, sous la signature de Miss Diana Vaughan, j'ai raconté que Crispi avait un pacte avec un diable nommé Haborym, que Crispi avait assisté en 1885 à une séance palladique dans laquelle un diable nommé Bitru, présentant Sophie Walder à un certain nombre d'hommes politiques italiens, leur avait annoncé que ladite Sophie mettrait au monde, le 29 septembre 1896, une fille qui serait la grand'mère de l'Ante-Christ. J'avais envoyé ce livre au Vatican. Le secrétaire particulier du pape remerciait donc et ajoutait :

« Continuez, Mademoiselle, continuez à écrire et à démasquer l'inique secte ! La Providence a permis, pour cela même, que vous lui ayez appartenu pendant si longtemps...

« Je me recommande de tout cœur à vos prières, et avec une parfaite estime je me déclare votre très dévoué,

« Mgr VINCENZO SARDI. »

« La *Civiltà Cattolica,* la plus importante de toutes les revues catholiques du monde, l'organe officiel du Général des jésuites, revue publiée à Rome, publiait ces lignes dans son numéro 1,110, de septembre 1896 :

« Nous voulons nous donner au moins une fois le plaisir de bénir publiquement les noms des valeureux

champions qui sont entrés les premiers dans la glorieuse arène, parmi lesquels la noble Miss Diana Vaughan.

« Miss Diana Vaughan, appelée de la profondeur des ténèbres à la lumière de Dieu, préparée par la Providence divine, armée de la science et de l'expérience personnelle, se tourne vers l'Eglise pour la servir, et paraît inépuisable dans ses précieuses publications, qui n'ont pas leurs pareilles pour l'exactitude et l'utilité. »

« On ne considérait pas seulement Miss Vaughan comme une héroïque polémiste, dans l'entourage du Souverain Pontife ; on la mettait sur le même pied que les Saints. Quand elle commença à être attaquée, le secrétaire du Cardinal Parocchi lui écrivit de Rome, le 19 octobre 1896 :

« Continuez, Mademoiselle, par votre plume et par votre piété, malgré les efforts de l'enfer, à fournir des armes pour terrasser l'ennemi du genre humain. Tous les Saints ont vu leurs œuvres combattues ; il n'est donc pas étonnant que la vôtre ne soit pas épargnée...

« Veuillez agréer, Mademoiselle, mes plus vifs sentiments d'admiration et de respect.

« A. VILLARD.
« Prélat de la Maison de Sa Sainteté,
« Secrétaire de S. E. le Cardinal Parocchi. »

« Ces lettres, vous savez bien, Messieurs les journalistes catholiques, qu'elles ont été réellement envoyées à Mademoiselle Vaughan. Il est possible que vous en soyez gênés aujourd'hui ; mais ce sont des documents historiques ; ils n'ont pas été fabriqués, ceux-là, et leurs éminents auteurs ne les renieront pas.

« Et non seulement ils patronaient cette mystification; mais ils poussaient leur correspondante, la croyant une tête exaltée, à entrer dans leur jeu pour la préparation de leurs miracles.

« Le temps me manque aujourd'hui; néanmoins je veux vous faire connaître un fait dans cet ordre d'idées. Tout le monde sait que *d'après la légende catholique*, lorsque Jeanne d'Arc eut été brûlée, le bourreau fut stupéfait de constater que, seul, le cœur de l'héroïne n'avait pas été consumé; en vain, jeta-t-il encore de la poix enflammée et du soufre, le cœur ne put brûler. Alors, sur l'injonction des ordonnateurs du supplice, le cœur de Jeanne fut jeté à la Seine. Maintenant le clergé français demande la canonisation de Jeanne d'Arc; mais c'est Rome qui canonise et Rome est en Italie. Le clergé français a déjà trouvé une relique de celle qu'il supplicia: c'est une côte carbonisée. En Italie, on se prépare à avoir mieux que cela. Une tertiaire est entretenue dans l'idée extraordinaire que c'est elle qui retrouvera le cœur de Jeanne d'Arc; un ange le lui apportera, sans doute. Cette tertiaire ultrà mystique l'a écrit à Mlle Vaughan, et c'est le secrétaire même du Cardinal-Vicaire qui a recommandé à Mademoiselle Vaughan de correspondre avec cette pieuse personne, d'échanger avec elle ses impressions sur les faits surnaturels relatifs à Jeanne d'Arc. Il est facile de comprendre ce que cela veut dire. Soyez-en certains: un jour, un ange apportera le cœur, pas en France, mais en Italie, de même que des anges ont apporté à Lorette, la maison de Nazareth. Jeanne d'Arc sera canonisée, et tous les pèlerins français qui

viendront en Italie ne manqueront pas de rendre visite au couvent italien, possesseur du cœur miraculeusement retrouvé ; et ces visites seront fructueuses, n'est-ce pas ? (*Rires.*)

« Miss Vaughan a donc vu pleuvoir chez elle les faveurs des princes de l'Eglise.

« Les maçons de France, d'Italie, d'Angleterre, riaient sous cape, et ceux-ci avaient raison. Par contre, un maçon allemand, Findel, s'est fâché tout rouge et a fulminé une brochure fort bien faite. Grand émoi. Cette brochure fut comme un pavé dans la mare aux grenouilles.

« Il s'agissait de prendre une résolution énergique. Findel compromettait le succès final de ma mystification : sa grande erreur fut de croire que c'était un coup monté par les jésuites. — Infortunés jésuites ! je leur avais envoyé un fragment de la queue de Moloch, comme pièce à conviction du Palladisme ! (*Explosion de rires.*)

« Au Vatican, on s'inquiéta. On passa d'un extrême à l'autre ; on s'affola. On se demanda si l'on n'était pas en présence d'une fumisterie qui éclaterait contre l'Eglise au lieu de la servir. On nomma une Commission d'enquête qui fonctionna en secret pour savoir exactement à quoi s'en tenir.

« Dès lors, le danger devenait grand, mon œuvre était en péril, et je ne voulus pas échouer au port. Le péril, c'était le silence ; c'était l'étranglement de la mystification dans les oubliettes de la commission romaine ; c'était l'interdiction aux journaux catholiques de souffler mot.

« Mon ami le docteur alla à Cologne ; de là, il me fit connaître la situation. Et je partis pour le Congrès de Trente prévenu, bien prévenu. A mon retour, la première personne que je vis fut mon ami. Je lui fis part de mes craintes d'un étranglement dans le silence.

« Alors, nous convînmes de tout ce qui a été écrit et fait. Si les rédacteurs de l'*Univers* en doutent, je puis leur dire quels sont les passages qu'ils ont supprimés dans les lettres du Docteur Bataille. C'est moi qui, de cette façon, ait attisé leur feu ; car il fallait que la presse du monde entier fût mise au courant de cette grande et bizarre aventure. Et un bon laps de temps était nécessaire pour que le tapage des catholiques furieux, la polémique avec les partisans de Miss Diana Vaughan pût attirer l'attention de la grande presse qui marche avec le progrès et qui compte par millions ses lecteurs. »

« Mesdames, Messieurs,

« On vous avait annoncé que le Palladisme serait terrassé aujourd'hui. Mieux que cela, il est anéanti ; il n'y en a plus.

« Je m'étais accusé d'un assassinat imaginaire, dans ma confession générale au père jésuite de Clamart. Eh bien ! à vous, je fais l'aveu d'un autre crime. J'ai commis un infanticide. Le Palladisme, maintenant est mort et bien mort. Son père vient de l'assassiner. »

Un tumulte indescriptible accueille cette conclusion. Les uns rient de plus belle et applaudissent le conférencier ; les catholiques crient, sifflent. L'abbé Garnier monte sur une chaise et veut haranguer l'as-

sistance ; mais il en est empêché par les huées ; plusieurs auditeurs entonnent la chanson comique de Meusy : *O Sacré-Cœur de Jésus!* »

Le journal cité fait suivre ce discours des deux annonces suivantes :

Le FRONDEUR s'est assuré la collaboration de M. Léo Taxil, qui commencera, à partir du prochain numéro, le récit de ses douze années de mystification catholique, sous le titre :

VOYAGE AU PAYS DU DIABLE

Nous publierons également, en variétés, dès le prochain numéro, un roman comique de M. Léo Taxil, intitulé :

MADEMOISELLE PÉLAGIE
Culotteuse de Pipes

*
* *

CONDUITE DES CATHOLIQUES

Maintenant que nous connaissons la genèse, l'évolution et la fin de la mystification, demandons-nous quelle fut la conduite des catholiques pendant sa marche.

A part quelques rares écrivains, comme M. Georges Bois, qui, dès le début, protestèrent avec indignation, la grande majorité des catholiques, des religieux, des confesseurs, des directeurs de conscience « s'emballa » à la suite de Diana Vaughan, et cet em-

ballement fut tel, que nous verrons tout à l'heure comment certains mystifiés cherchent à se rattraper en poursuivant la voie tracée par M. Taxil.

Donc les catholiques suivirent, et les lettres citées par M. Taxil sont édifiantes à cet égard. Que le troupeau ait donné dans le traquenard, c'est encore possible ; mais les pasteurs ; on a peine à comprendre une telle naïveté doublée d'une telle ignorance des êtres et des choses de la société actuelle. Les catholiques au moins ont-ils été prévenus ?

OUI ET DE TOUS LES COTÉS A LA FOIS.

*
* *

LES CATHOLIQUES ÉTAIENT PRÉVENUS

Nous avons dit à leur décharge que les catholiques vivaient dans un milieu artificiel où la mâne intellectuelle était soigneusement préparée à leur usage. Eh bien ! il était du devoir de tous les écrivains, aujourd'hui mystifiés, comme MM. de la Rive, Mustel et leurs amis, d'écouter les avertissements, d'où qu'ils vinssent, et de vérifier avec le plus grand soin la valeur de ces avertissements. Ainsi, dès le début de l'apparition du *Diable au* XIXe *siècle*, un homme connu par la valeur de sa bibliothèque maçonnique, M. Rosen, publiait dans la *Gazette du High Life*, n° du 22 AVRIL 1894, *la Clef de la mystification*, et cela en des termes si nets, que nous allons les mettre sous les yeux de nos lecteurs pour leur permettre de juger en toute connaissance de cause. Nous laissons, du reste, à M. Rosen toute la responsabilité de ses affirmations, car encore une fois, en M. Léo Taxil,



l'homme privé ne nous regarde en rien, c'est l'écrivain qui, par son rôle, appartient seulement à la critique :

« J'affirme positivement, et je prouverai mon dire, à toute personne de bonne foi ayant eu momentanément confiance dans les affirmations si positives (en apparence) du « Docteur Bataille », et y ayant tout d'abord ajouté foi, que les déclarations de ce personnage sont mensongères au fond et bonnes, au mieux aller, pour servir de pierre de touche de la crédulité de quelques-uns.

« En effet, en rapprochant la si remarquable invention du « Docteur Bataille » *Le Diable au* XIXe *siècle. Récits d'un témoin*, de mes bouquins, documents et pièces authentiques, je suis arrivé à la conclusion précise qu'il suffit de trouver dans les pages de cette œuvre étonnante le nom d'un Franc-Maçon de haute marque présenté comme ayant été l'intime, le confident, l'*alter ego* du « Docteur Bataille », comme ayant été une des sources de cette « possession complète de TOUT le satanisme », dont se glorifie cet auteur, pour pouvoir affirmer nettement que le Franc-Maçon nommé par le Docteur, tel que le Docteur le nomme et le signale, n'existe pas, et que cette « possession complète » du satanisme est une pure BLAGUE.

« Comme c'est au tourner des pages qu'on voit le Bouquiniste, consultons-les, nos excellents bouquins.

1er *Ami du Docteur* : — Le F.·. « Campbell », sublime Chevalier maître choisi, 30e et dernier degré



du rite Anglo-Américain de York (p. 79, l. 26, 29).

« J'ouvre la *Encyclopedia of Freemasonry* de Albert G. Mackey à la page 63 et je lis : « Le Rite Anglo-Américain de York ne comprend que « neuf » grades seulement ». (Col. 1, l. 6).

Donc le F.·. Campbell 30ᵉ de York, à nous présenté par le « Docteur Bataille », N'EXISTE PAS tel, du moins, que celui-ci nous le présente.

« Je trouve également en consultant mes notes, que le 2ᵉ Président des Mormons, John Taylor, est mort en 1887 ; or, Albert Pike étant mort en 1891, il me semble très invraisemblable... que « Walder », malgré son ubiquité « vue, BIEN VUE, RÉELLEMENT VUE, par le « Dʳ Bataille », puisse être, à la fois et en même temps, lieutenant en 1893 de deux défunts, morts l'un en 1887 et l'autre en 1891. Il y a encore une raison péremptoire : Ce Franc-Maçon dont le véritable nom est Walker, est mort à Londres le 25 décembre 1890.

« Donc « Philéas Walder » N'EXISTE PAS, tel que son ami intime (! ?)... le « Docteur Bataille » nous le présente.

« Le « Docteur Bataille » se fait l'illusion d'avoir été 90° de Memphis et Hiérarque du Palladium.

« Il n'en est rien, car jamais il n'a eu ces grades maçonniques.

« En effet, quand on est 90° du rite de Memphis, on porte le titre de « Sublime Maître du Grand Œuvre » et NON PAS celui de : « Souverain Grand Maître *ad Vitam*, » que le « Docteur Bataille » s'attribue ; on porte un « Cordon bleu-ciel, » et NON PAS un cor-

don « feu avec liséré noir » ; on porte un bijou « pantacle 0050 Boc, oc, » et NON PAS celui décrit aux lig. 22, 24 de la page 68.

« Qu'est-ce qu'il est donc ? Le « Docteur Bataille » est un nom de plume qui cache la double personnalité de M. HACKS, et de M. JOGAND, qui a pour pseudonyme personnel « Léo Taxil ».

« Cette collaboration de Léo Taxil explique le roman du « Docteur Bataille ». Ce littérateur que « l'Univers » a stigmatisé de la qualification de « Gredin de lettres » ne pouvant plus, après sa conversion (???) diffamer et insulter les prêtres et les catholiques simples et fervents, a accueilli avec joie l'occasion qui se présentait à lui de se moquer, de se « payer les têtes » — comme il dit — de quelques bons curés et de quelques simples dévotes.

« Soupçonnant qu'il s'est tout de même moqué un peu trop ouvertement de la crédulité de ses lecteurs, M. le « Docteur Bataille » enfle sa voix et les morigène :

« Nier des faits surnaturels par la seule raison qu'on n'a pas été soi-même témoin, est peu digne d'un catholique. » (P. 751, l. 29, 30).

« Il est impossible à un catholique de soutenir le contraire à moins de renier sa foi. » (II, p. 82, l. 37, 38).

« Ce que le « Docteur Bataille » ne dit pas, lui malin, c'est que toutes ses diableries sont tout simplement, non pas *vues* ni *vécues*, mais copiées et extraites de nombre de bouquins de fantaisie et, entre autres, de deux ouvrages :



« STORIA DEL DIAVOLO, par le professeur « Léopold Uzard », et MONSIEUR et MADAME SATAN, par M. « Benjamin Gastineau ».

« Il a dû bien rire dans sa barbe, le « Docteur Bataille » en écrivant à sa page 225 et aux lignes 10 et 11 :

« J'admire en moi-même l'infinie patience de Dieu, » car ce qu'il admire, notre fumiste, c'est évidemment la *patience infinie* des lecteurs naïfs dont lui, « Docteur Bataille », de compte à demi avec Léo Taxil, « se paye les bonnes têtes ».

« Il ressort de ce qui précède que le « Docteur Bataille » est un pantin dont Léo Taxil tient les ficelles.

« Léo Taxil « l'irréprochable » avoue donc que, pour faire ses livres de « révélations archi-complètes » sur la Franc-maçonnerie, il n'a fait que copier des bouquins maçonniques qu'il avait achetés, « en y mettant le prix » à un franc-maçon, tout en se faisant une règle « scrupuleuse » de BIFFER tout ce qui lui était « connu » par la FRÉQUENTATION des Loges !!! »

« En d'autres termes, ses fameux livres ne renferment que des affirmations dont il ne connaît pas la justesse, qu'il n'a pas contrôlées, puisqu'il les a écrites après sa « sortie de la secte » ; en un mot, que des choses qu'il a copiées sans trop savoir pourquoi, ni comment, ni à propos de quoi.

« Mais enfin » entendons-nous nos lecteurs s'écrier : « Comment Léo Taxil a-t-il pu réussir à faire de l'argent, à gagner 18 o/o en plus que sur ces productions anticléricales, avec des livres anti-maçonniques qui

ne sont que des copies, que des démarquages à tort et à travers ? »

« Voici toujours, d'après les aveux imprimés de Léo Taxil, son procédé qui, s'il dénote un certain aplomb de mauvais aloi, est étranger à la loyauté la plus élémentaire.

« Léo Taxil s'en va un jour chez le bijoutier Mellerio de la rue de la Paix, achète un porte-plume riche et en fait hommage à Sa Sainteté le Pape Léon XIII, à l'occasion de son Jubilé sacerdotal.

« Le Saint-Père ordonne à un de ses secrétaires, à Mgr Nocella, de remercier Léo Taxil de son porte-plume, en lui envoyant selon l'usage, sa bénédiction apostolique.

« Le secrétaire pontifical obéit et adresse à Léo Taxil, le 5 avril 1888, une communication lui accusant, au nom du Pape, réception du porte-plume, l'en remerciant, et lui faisant savoir que la bénédiction apostolique lui est accordée.

« Cette lettre de politesse pure fut pour Léo Taxil une véritable aubaine.

« De ce courtois accusé de réception d'un porte-plume signé d'un secrétaire pontifical, il a fait.....
« Un Bref Pontifical, portant approbation de ses divulgations concernant la Franc-Maçonnerie !!! »

*
* *

Le devoir des écrivains catholiques était alors de reproduire ces affirmations de M. Rosen, de les discuter et d'éviter ainsi, dès 1894, une mystification qui devait tourner à leur confusion.

En 1895, nous, les occultistes, que Taxil accusait d'être des diables incarnés, publiâmes *le Diable et l'Occultisme*, « dans lequel nous dévoilions également la fumisterie de celui que nous appelions le monteur de paquebots marseillais » — Mais l'emballement était tel que rien n'y fit.

En même temps en Angleterre le journal de Londres LIGHT (actuellement 110, St-Martin's Lane, Charing Cross, Londres) prenait l'initiative d'une enquête auprès de *tous les centres d'initiation* du globe pour savoir si Miss Diana Vaughan était inscrite sur les registres d'une initiation quelconque. Or, dès 1895 le résultat partout négatif était connu et nous étions fixés. Cette soi-disant initiée à tant de mystères horribles, possédant des chartes qui lui ouvraient toutes les loges de l'Univers n'était même pas inscrite dans un Atelier symbolique !

Mais il était inutile d'aller bien loin. Quand notre ami Sédir, chargé de faire une enquête au sujet de la Revue *le Palladisme* illustrée de signatures diaboliques « empruntées » aux grimoires du XVIIIe siècle, se présenta rue Etienne-Marcel à la librairie soi-disant Lucifèrienne, qu'y avait-il à la montre de cette librairie ? Des Rosiers de Marie, des Imitations de J.-C. et des chapelets... alternant dans la devanture avec le *Palladisme* et les diplômes (Mac) de Miss Diana Vaughan. Il suffisait donc de prendre l'impériale d'un omnibus ou même de s'offrir une course en fiacre pour constater qu'il s'agissait là d'une grossière tromperie et pour tout dévoiler avant l'apparition des *Mémoires d'une ex-palladiste*, car, ainsi que le remarquait malicieusement le

Père Jésuite chargé de « sauver la face » dans les Études Religieuses après l'aveu de Taxil, il était au moins singulier de voir l'éditeur suivre Mlle Vaughan luciférienne, aussi bien que Mlle Vaughan convertie. Cette remarque, il fallait la faire deux ans plus tôt, voilà tout; *et les écrivains catholiques qui n'ont pas fait l'enquête que le* Light *à Londres, que l'*Initiation *à Paris ont si facilement terminée, ces écrivains ont fait preuve d'une singulière faiblesse pour ne pas dire plus.*

Disons, à leur décharge, qu'ils vivent dans un milieu tellement artificiel qu'ils ont tout cru dès le début.

*
* *

ÉTAT ACTUEL DE LA QUESTION

Enfin les révélations faites un peu partout ouvrent l'esprit des plus avisés. Au congrès de Trente, Léo Taxil est déjà démasqué. Son affaire est finie, et il doit biaiser prudemment jusqu'au jour où, acculé, il est forcé de dévoiler la mystification. Un bon point ici à *Gaston Méry* qui dans sa brochure de DIANA VAUGHAN avait donné un fameux coup de pioche dans l'édifice Vaughanesque. Méry reconnut du reste très gentiment que nous avions commencé deux ans plus tôt. De plus, lors de l'affaire de Mlle Couesdon à la Société des Sciences psychiques, le complice de Taxil, le Dr Hacks était, un peu grâce à nous, forcé d'avouer que son rapport avait été composé de chic et le docteur donnait sa démission, précédant dans ses révélations son bon ami Taxil.

Voilà donc l'affaire liquidée, son auteur avoue *qu'il*



a inventé le Palladisme, les arrière-loges sataniques, Charlestown Gibraltar et les diables occultistes. Va-t-on laisser tomber toutes ces divagations au ruisseau? Oh ! que non.

Laissant Miss Vaughan et Taxil de côté, les mystifiés se retournent vers les occultistes et leur crient : « Taxil a dit que vous étiez lucifériens, Taxil s'est moqué de nous ; mais ce qu'il a dit doit être vrai !!! »

Et ici le comique atteint au paroxysme. De vieux rituels martinistes déjà publiés par Taxil sous le nom de Kotska et agrémentés de commentaires *taxiliens* « c'est tout dire » sont reproduits avec le plus grand sérieux par M. de la Rive dans une revue, *la Franc-Maçonnerie démasquée.* Comme il manque de copie, ce Monsieur donne à ses lecteurs des articles parus dans l'*Initiation* en *février 1895* sans du reste avoir demandé le droit de reproduction, ce qui expose sa revue à des poursuites.

Ce M. de la Rive (de son vrai nom *Clarin, Vivant-Pierre-Abel*), né le 4 avril 1875 à Chalons, (Saône), est digne en tous points d'avoir été si bien mystifié par Léo Taxil. Dans un article inénarrable sur un « tableau allégorique à Reims » paru en mai 1897, ce Monsieur dit (p. 124) :

« En martinisme :

« Trois, c'est l'homme, l'Ame, l'Esprit ou Triade incarnée.

« Six, c'est l'homme et la femme selon cette formule $3 + 2 + 1 = 6$ où le Masculin et le Féminin 3 et 2 joints par le Phal. 1 (*Kaïn* la Lance) font l'Androgyne. »

O bon M. de la Rive, ou plutôt M. Clarin, donnez-vous une autre fois la peine d'ouvrir le livre *des Nombres* de Louis-Claude de Saint-Martin et tâchez de le lire, si vous ne pouvez le comprendre. Vous y verrez que votre six formé de 3 + 2 + 1 ; votre 1 phallique même avec *Kaïn* et sa lance sont des produits de votre *chaste* imagination rappelant la « manière » de Taxil ; mais avec moins d'érudition. Le Martinisme n'a rien à voir là-dedans et vous alliez au-devant d'un seconde histoire Vaughan dont vous serez cette fois le héros.

Mais ce n'est pas tout. Dans une autre revue catholique où trône un autre mystifié, le chanoine Mustel, j'apprends avec satisfaction que le mot יהשוה qui orne les papiers martinistes est le nom du fameux *inconnu* dont M. Taxil aurait vite fait un diable à cornes et à queue, comme le diable *Bitru* que M. de la Rive nous décrit si bien, p. 714, lignes 46 et 47 de son ouvrage sur *la Femme et l'Enfant dans la Franc-Maçonnerie*. Ces messieurs ne sont décidément pas forts en hébreu. Il suffit de savoir lire pour éviter de pareilles âneries.

Ce n'est pas encore tout. Un autre écrivain (?) encore tout ému de la mystification dure à absorber, a découvert que mon papier bleu avait, en filigrane, UN SERPENT (*latet anguis in herba*). J'avoue que j'ai cherché en vain ce serpent dans tous mes papiers à lettre et que je n'ai rien trouvé. Mais je ne dois pas savoir regarder.

La série ne fait que commencer. Le but toutefois semble assez évident.

Furieux d'avoir été joués comme des bébés par Taxil, ces messieurs voudraient bien remplacer le Palladisme défunt par quelque chose, et ils ont découvert le Martinisme et l'Occultisme oubliant, les malheureux, que cette découverte est encore le produit de la riche imagination de l'immortel auteur de *Pélagie, culotteuse de pipes ;* j'ai nommé Léo Taxil.

On parle de créer une revue spécialement consacrée à fouiller les sombres mystères de l'Occultisme et à découvrir enfin ce diable à tête de bouc que je passe pour évoquer le vendredi.

J'ai l'honneur de prévenir les organisateurs de cette joyeuse fumisterie qu'ils vont au-devant d'un échec encore plus retentissant que le premier.

Les Martinistes sont des philosophes et des croyants sincères ; leurs ancêtres se sont fait tuer par Robespierre pour tâcher d'écraser le jacobinisme naissant, et leurs descendants continuent la bataille. Mais les Martinistes ne sont ni des sectaires politiques ni des sectaires religieux, car ils ne s'occupent ni de politique ni d'une confession spéciale.

Ces attaques ridicules de MM. de la Rive, Mustel et Cie contre ces philosophes ne peuvent que les honorer parce que lesdits philosophes ont crié dès le début de l'histoire Taxil « casse-cou » et ne se sont pas laissés berner comme des enfants.

Allons, Messieurs, un bon mouvement ; dites que les occultistes ont versé un million à Taxil pour étrangler Mlle Vaughan avant la séance fameuse de juin. Annoncez franchement à vos nombreux lecteurs que vous vous êtes assurés la collaboration du crocodile

ailé jouant du piano et du fameux diable Bitru, cher à M. de la Rive pour ressusciter la miss.

Ajoutez que la queue animée d'Astaroht dont les R. P. Jésuites ont un morceau va vous guider vers le cachot où gît cette pauvre Miss Vaughan. Mais faites mieux que tout cela et revenez à vous. Soyez des chrétiens ! Ouvrez une souscription ; faites de bonnes œuvres, de *vraies bonnes œuvres* et non des œuvres de haine ; laissez les occultistes à leur vraie place, plus modeste que celle que vous leur prêtez et, au lieu de travailler à troubler les âmes, dévouez-vous pour leur enseigner *par l'exemple* la bonté et la charité ; répandez les sciences qui conduisent à Dieu aussi sûrement que les affirmations théologiques, mais par une autre route aussi belle, et souvenez-vous de la parole du Christ, notre maître à tous et notre juge :

Celüi qui use de l'épée périra par l'épée.

Ne calomniez plus ceux dont vous ne connaissez pas les œuvres.

Dr Papus.

A Monsieur le Docteur Fugairon

Pour écrire sur le nom très mystérieux de Jésus-Christ quelques lignes qui fussent dignes de leur foi profonde, si elles restaient encore incapables d'évoquer l'image ou l'enseignement de Celui qui est le fils



unique de Dieu et qui s'est appelé le fils de l'homme, des moines, jadis, des savants qui avaient sondé toutes les sciences, des philosophes revenus de leurs courses au travers des systèmes les plus opposés et des religions les plus diverses, ont consacré tous les efforts de longues méditations, toutes les forces de leur intelligence qui s'illuminait chaque jour à cette œuvre. Pour peindre en des fresques plus merveilleuses encore que leur propre rêve la gloire présente, la Schechinad de Dieu, la lueur qui éclaira Jésus dans l'auberge d'Emmaüs, ou pour vouloir fixer le regard infini qui traversa la roche et le sépulcre, allant réveiller dans les nimbes de l'au delà l'âme de Lazare déjà flottante aux terres inférieures, on dit que des maîtres très grands et très hardis pâlirent pendant des années, s'humilièrent devant l'ébauche sans cesse effacée et renoncèrent à l'œuvre en adorant le divin modèle.

C'est au nom de ces superbes génies, qu'ils se soient appelés Denys le Chartreux, Archangelus de Burgonovo, Raymond Lulle, Cimabüe, Luini ou Dürer, c'est au nom de ces grands maîtres du passé, apparus soudain dans notre pensée, que nous nous permettons de vous adresser ici ces quelques mots, Monsieur le Docteur. Et en effet, si nous n'avons pour protéger et expliquer notre intervention l'appui de cette invisible Fraternité, il serait bien téméraire et bien ridicule à nous de venir opposer notre opinion et notre pauvre personnalité à celles d'un homme de science dont le savoir dépasse de beaucoup le nôtre et dont l'autorité seule suffirait à nous imposer silence. Nous

aurions gardé pour nous l'impression pénible que nous a procurée la lecture de votre *Deuxième lettre à M. Fabre des Essarts* et, fermant ce livre qui nous attristait, nous serions retournés à la parole du Christ qui est et sera toujours notre seule étude. Mais le sentiment de la solidarité qui unit toutes les créatures, le souvenir de ces grands aïeux dont nous sommes peut-être les exécuteurs testamentaires, nous a engagés à ne pas nous renfermer dans le silence, et à nous adresser à vous, fraternellement, à vous parler comme ils l'eussent fait à notre place.

De Jésus-Christ jusqu'à nous, par une tradition verbale ininterrompue, sont venus de lumineux enseignements et s'est répandue la parole de vie dont il a inondé le cœur de son disciple bien-aimé. Cette tradition, véritablement kabbalistique, nous a conservé sur la vie de Jésus des documents que l'histoire ne possède pas; par cette chaîne admirable, son esprit rayonne toujours sur nous, pauvre et pitoyable humanité. Un jour, peut-être, la science retrouvera certaines lumières que quelques hommes ont déjà possédée, et nous souhaitons qu'il en soit ainsi, mais si, par un mouvement opposé, la critique scientifique veut, comme vous l'avez fait en ces regrettables pages, porter atteinte à la vérité absolue, nous serons toujours là pour nous opposer à ses efforts ; lutte facile, d'ailleurs, et dont l'issue nous paraît certaine.

Je ne voudrais pas entrer avec vous dans une discussion de détails et de faits qui seraient étrangers à mon but ; je ne voudrais que faire vibrer votre cœur et vous tendre une main amie. Si l'amour pénétrait

dans votre âme, la même lumière l'éclairerait qui éclaire aussi le mien. C'est là mon vœu le plus sincère. Mais je ne puis terminer cette lettre sans indiquer sinon pour vous qui le savez sans doute, du moins pour les chercheurs sincères qu'il importe d'éclairer, les points sur lesquels nous différons.

1° Le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, n'appartenant pas à la terre, n'est enseveli en aucun lieu de cette terre : pas un atome n'y est resté, car il est écrit : *Tu ne déroberas pas* et la terre, aussi bien que vous et que moi, le sait. Dans quelques années on fera grand bruit d'un squelette découvert ici ou là et sur les os duquel sera gravé le nom de Jésus. Il sera temps de discuter le fait lorsqu'il se produira.

2° Ce n'est pas le peuple Juif qui aimait son protecteur, mais Pilate, qui voulait la mort de Jésus.

3° Le mot névropathe appliqué à Jésus, outre son caractère irrespectueux que nous passons sous silence, est vide de sens scientifique. Je n'ai pas une idée nette d'un névropathe, guérissant les aveugles, ressuscitant les morts et confondant les sages dans leur propre et frivole sagesse du fait de quelque hypothétique lésion nerveuse.

Enfin pour ne pas entrer dans de plus amples détails, ni vous expliquer pourquoi les os du Fils de Dieu ne pouvaient être rompus, pourquoi la terre était forcée de rendre le corps de Jésus, l'eût-on jeté au fond d'un volcan, ni ce qu'était Marie-Madeleine, ni de quelle affection elle a chéri celui qui l'avait retirée de l'amour charnel pour l'élever jusqu'à l'amour spirituel, toutes choses qui seraient incomprises et

paraîtraient à des gens sérieux ou banalités ou enfantillages, je veux seulement vous rapporter un fait inconnu des chroniqueurs et qui, j'en suis sûr, réveillera chez plusieurs des émotions latentes et comme de vagues souvenirs d'un rêve effacé. Un jour, dans sa première enfance, Jésus revenait de l'école (1) avec des enfants de son âge : le terrain était accidenté, et d'un côté de la route le toit d'une maisonnette recouverte de pierres plates effleurait presque le sol : les enfants montèrent sur ce toit ; un d'eux, en jouant, poussa l'un de ses camarades qui tomba sur le devant de la maison, de toute la hauteur de la façade et resta inanimé sur le coup. Les enfants, voyant qu'il ne revenait pas à la vie, mais qu'il était bien mort, se sauvèrent. Jésus resta seul sur le toit. Les parents, qu'on était allé cherché, arrivèrent et, dans leur désespoir, accusèrent Jésus d'avoir tué leur enfant. Alors Jésus, qui n'avait rien dit jusque-là, se tourna d'en haut vers l'enfant qui était mort, et l'appelant par son nom : « Nathan Ben Iee, dit-il, est-ce moi qui t'ai poussé ? » — « Non, répondit l'enfant immédiatement, c'est un tel ! » Et, se levant, il recouvra la vie.

Voilà ce que j'avais à vous dire en réponse à ce que vous avez écrit. Dieu sait les secrètes intentions de nos cœurs ; qu'il juge entre nous. L'heure est peut-être venue où il importe de ne plus hésiter, de ne plus jouer avec les croyances. Qui sait, Monsieur le Docteur,

(1) Dans les écoles très rudimentaires tenues par les rabbins, les enfants apprenaient la Tnorah, les Prières de chaque jour, que leurs voix psalmodiaient sur les rythmes et les accents traditionnels.



si dans trois jours vous serez encore vivant? Tous les pronostics de votre art ne peuvent vous en donner la certitude ; si donc demain vous disparaissez, ayant laissé au cœur de quelques hommes un germe d'erreur, un principe d'orgueil ou d'égoïsme, quelle responsabilité sera la vôtre ! Encore, si le temps s'offrait à vous pour réparer, autant que cela se peut, le mal qui se sera produit ; si vous pouviez revenir par la souffrance et l'effort effacer les traces du passé ! Mais, pas plus que la médecine ne pouvait vous assurer la vie pour demain, pas plus la philosophie ne peut vous garantir l'identité du temps et de l'espace pour après-demain ; et la voix des prophètes, qui parfois vous inquiète malgré vous, vous dit même qu'après-demain les portes d'en bas seront fermées pour le jugement. Est-ce donc bien le moment de jeter à la légère des paroles qui ne s'éteignent jamais plus, de faire des gestes irréfléchis et de profaner les images saintes à l'heure même où elles se réveillent de leur léthargie de pierre dans la splendeur de la vie et la puissance de la lumière?

Avec beaucoup d'autres, vous avez marché jusqu'à ce jour comme un enfant nouveau-né au milieu des guerriers, des chars de combat, des armes, des esclaves et des rois, sans comprendre où vous étiez ni qui vous étiez. Vos yeux n'ont pas distingué le glaive de la coupe ni le roi des serviteurs. Et comme tous se sont faits bienveillants et miséricordieux pour vous, vous n'avez connu dans cette marche trop facile que votre force, et vous avez cru à la faiblesse de ceux qui vous épargnaient. C'est alors que vous avez voulu

commander, juger, agir dans ces terres où votre présence n'était admise qu'à titre de visiteur respectueux.

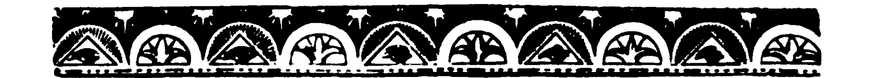
Et qui n'a pas agi comme vous! Moi qui suis votre frère et qui ai passé par les mêmes chemins que vous, je me sens attiré vers vous et, pour éviter qu'un geste de justice guerrière, qu'un mouvement de ces soldats inflexibles qui veillent ne vienne fatalement vous briser, je fais cette démarche vers vous : je vous parle au nom de ceux qui furent nos ancêtres, au nom de ceux qui nous suivront et à qui il importe de laisser le trésor de lumière le plus riche qui soit. Je vous prie fraternellement, pendant qu'il est temps encore et avant que les trois jours ne sonnent au Ciel, de méditer, de laisser la lumière descendre en vous, de vous incliner avec humilité et respect devant celui aux pieds de qui se trouvent tous les royaumes de la terre, toute vérité et toute puissance, devant notre Seigneur Jésus-Christ (1).

(X)

(1) Le dernier article du Dr Fugairon, ayant provoqué plusieurs réponses susceptibles d'amener une polémique, ce qui est absolument contraire aux habitudes de *l'Initiation*, nous avons décidé de suspendre complètement tout ce qui aurait rapport à cette question,

L'article ci-dessus émane d'un des dignitaires de la F. T. L. et son élévation indique assez pourquoi nous nous sommes empressés de l'insérer pour clore définitivement ce débat.

N. D. L. D.



PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

La Qabbalah Initiatique

Hommage à M. F.-Ch. Barlet.

« *Sur* מי — QUI — *et sur* מה — QUOI — *sont établies toutes choses* ». Telles sont les mystérieuses paroles que le Zohar met dans la bouche du saint vieillard Shiméôn ben-Yohaï, dont le souvenir soit béni ! Peu d'années auparavant, Jésus de Nazareth avait proféré une sentence plus énigmatique encore: « *Ceci est ma* CHAIR, *ceci est mon* SANG... »

N'y a-t-il pas un certain rapport entre ces deux énonciations ? Le SANG de Celui par qui tout a été fait, et sa CHAIR divine, ne seraient-ce pas le מי et le מה, le QUI et le QUOI indiqués par le Zohar? (1). Certes, le doute n'est pas permis sur l'identité absolue de la signification de ces diverses expressions, lorsqu'on ouvre le livre du *Meqôr 'Haïym*, ou *Source des vies* du rabbin juif Salomon ben Jehudah Ibn

(1) C'est le *yan* et le *yang* des anciens Chinois.

Gebirol, plus connu sous le nom d'Avicebron. Il y expose sans ambages la clef de ce mystère : « Toutes choses », nous dit-il, « sont substance et forme, et la forme est adéquate à la substance. Dieu lui-même est substance et forme ». (Ici on ne doit pas confondre substance avec matière, ni forme avec corps. La substance divine est une, simple, indivisible, immuable, et sa forme fixe et parfaite. D'ailleurs la Genèse elle-même déclare que l'homme fut créé selon la forme — צלם — de Dieu). Il y a des substances et des formes spirituelles, astrales et matérielles, universelles, sérielles et particulières.

Dans notre siècle, le savant polonais Hoëne Wronski, initié à la Qabbalah juive, exposa, à son tour mais d'une manière fort obscure, la même doctrine, et toute sa loi de création repose sur la sentence du Zohar, citée au début de cet article.

Cette double constitution des choses dans leur contenu et dans leur forme, était représentée par les deux colonnes du portique du temple salomonique, et il en résulte que la science totale est basée sur le binaire.

*
* *

La Qabbalah, en hébreu קבלה, consiste dans la tradition de la connaissance absolue de tout ce qui fut, qui est et qui sera, transmise de bouche à oreille depuis Adam jusqu'à nos jours, et qui continuera de se propager ainsi jusqu'à la fin des temps.

La Qabbalah se conserve par le sacerdoce et se perpétue par l'initiation, ce qui implique l'existence de deux classes d'individus : ceux qui transmettent la

science, ou maîtres (1) ; ceux qui la reçoivent ou disciples. Ces deux classes ne forment en réalité que les anneaux d'une chaîne immense, partant du monde profane, extérieur ou fini et aboutissant à l'Infini ; les uns, les supérieurs, les adeptes, faisant descendre l'influx d'En-haut et le communiquant à ceux qui, venus d'en bas, anhèlent vers la source de lumière et de vie. De là un double courant...

Les chaînons les plus inférieurs sont les initiables choisis dans le monde extérieur, mais qui ne sont pas encore disciples ; puis s'ensuit une hiérarchie de disciples qui se termine à ceux qui, n'étant pas encore maîtres, sont sur le point de le devenir. La même hiérarchie s'observe chez les maîtres, depuis ceux qui sont élus à le devenir, sans l'être encore, et qui, par conséquent, se confondent avec le chaînon supérieur de la classe précédente, jusqu'à la HIÉRARCHIE DIVINE. Car il existe, et c'est là un grand mystère, deux hiérarchies se correspondant exactement, l'une d'ordre éternel, l'autre d'ordre temporel, qui ne constituent, à proprement parler, qu'une seule hiérarchie, dont la partie supérieure est fixe à la fois dans son essence et dans sa forme, tandis que la partie inférieure est fixe dans son essence et muable dans sa forme.

Comme on le voit, il n'y a en réalité qu'une chaîne unique, dont cependant les anneaux sont parfaitement distincts les uns des autres. Les plus élevés ne

---

(1) « Choisis-toi un maître », dit le Talmud (*Pirqè Aboth*, I, 6) ; et le commentateur ajoute : « Qu'il se procure un maître unique, et qu'il reçoive l'enseignement traditionnel de lui toujours, et qu'il ne reçoive pas cet enseignement aujourd'hui d'un maître, demain d'un autre. »

doivent nullement prendre orgueil de leur haute position ni opprimer les inférieurs, car le désordre s'ensuivrait infailliblement. Ils doivent s'enchaîner sans se dominer. On peut comparer chaque degré à une des notes du clavier qui, pour le musicien, sont toutes également utiles ; de même, pour l'Auteur suprême de toute harmonie, tous les êtres sont semblables à des cordes résonnantes dont la vibration doit se produire en son temps, dans la symphonie universelle qu'est la création, sous peine d'être à jamais rejetés dans les ténèbres. Tout accord qui nous paraît dissonant se résout pourtant dans un accord consonant que nous n'entendons peut-être pas encore. *Seuls les prophètes et les voyants connaissent l'avenir.*

*
* *

La Qabbalah se divise en deux grandes parties qui concourent à un même résultat, savoir : LA PERFECTION DE L'ÊTRE.

La première se nomme la *Qabbalah théorique*, et va du dehors au dedans, de l'universel au particulier, par méthode déductive. C'est une connaissance extérieure, rationnelle et médiate des choses. Elle fait connaître l'homme par l'univers.

L'autre se nomme la *Qabbalah pratique :* elle procède de dedans en dehors, et fait connaître l'universel par le particulier, par voie d'induction. C'est une connaissance intuitive et immédiate qui part de l'homme, dans son essence vraie, pour aboutir à l'univers.

Cette seconde méthode est plus spécialement celle de Socrate (γνῶθι σεαυτόν), de Platon et du Nouveau

Testament, tandis que la première est préconisée dans l'Ancien Testament, par Aristote et les philosophes scholastiques. On ne saurait pourtant donner la préférence à l'une plutôt qu'à l'autre; on ne saurait les séparer ; aussi Fabre d'Olivet, qui s'était élevé à une grande hauteur, n'a-t-il pas hésité à dire que « Platon et Aristote se complètent ».

Certes, la théorie et la pratique se tiennent étroitement ; il n'est point permis de cultiver l'une au détriment de l'autre ; toutes deux doivent au contraire, suivre une marche parallèle, afin de faire évoluer les pouvoirs latents en l'homme et développer en lui la plénitude de sa perfection consciente, pour qu'il puisse un jour dire : « JE SUIS ».

Ce double mouvement évolutif des facultés humaines correspond exactement au double courant spiral qui circule dans l'univers pour y renouveler la vie, qu'on nomme l'*aspir* et le *respir* de Dieu, et dont nous voyons une image abrégée et matérielle dans la circulation du sang et la respiration du corps.

Cet aspir et ce respir n'ont absolument rien de matériel; ils constituent le *souffle unique du Dieu vivant*, qui règne au delà des espaces et du temps. C'est par lui — ce souffle, cet esprit saint — que se déploie et se préserve dans l'espace primordial la création comme une immense et magnifique floraison.

On se demandera peut-être comment et pourquoi l'homme a besoin de cette double incitation, à la fois intérieure et extérieure, pour parvenir à la somme de

perfection dont il est susceptible. A cela, nous répondrons que la perfection de la créature n'est pas la même que celle de Dieu, qui, étant dans sa plénitude, ne saurait s'accroître, tandis que celle de l'homme est dans un devenir indéfini, puisque son essence même est non seulement de rapprocher éternellement l'être créé de l'incréé et de lui faire successivement connaître et aimer les créatures qui, sans cesse, s'exalhent du sein profond de Dieu, mais encore, et surtout, de le faire coopérer à l'œuvre de sa volonté, qui consiste dans la perfection de l'Univers.

Or, l'action harmonique et, pour ainsi dire parallèle de ces deux moyens d'initiation doit être dirigée et combinée de telle sorte que jamais l'équilibre de l'individu ne soit menacé. L'action doit être balancée. Car, s'il n'en était ainsi, et que l'homme acquît, au moyen de la pratique, l'usage des forces secondes de l'Univers, sans les connaître en même temps dans leur valeur et leurs propriétés — choses qu'il appartient au Maître de révéler — il deviendrait un être monstrueux, partiellement inconscient, et capable de produire les plus terribles ravages dans sa sphère d'action.

Si, au contraire, la connaissance totale des choses lui était communiquée, avant que son organisme soit en état d'en supporter le poids écrasant, il serait, comme l'Adam de la Genèse, chassé d'un Paradis qu'il aurait conquis frauduleusement, et une seconde mort, châtiment affreux, frapperait aussitôt l'imprudent.

On voit donc la nécessité d'une action directrice et méthodique pour opérer, par l'homme développé et

conscient, l'évolution de l'Univers, ce qui était, avant la chute, l'œuvre d'Adam, ainsi qu'il est écrit : « *Et Dieu prit Adam, et le plaça dans l'enceinte organique d'Eden, afin qu'il la cultivât et qu'il élaborât.* » Le vieux texte est bien clair : c'est par l'évolution des individus que s'opère celle des masses.

*
* *

Le *Nonaire* est le nombre à la fois de la génération, du mystère et de l'initiation, parce que l'initiation est une génération spirituelle, ou régénération, et que toute génération, matérielle ou spirituelle, s'accomplit dans le mystère. On peut dire aussi que l'initiation consiste dans la pénétration consciente de ce qui est voilé aux profanes.

Il y a, dans l'initiation, neuf degrés, qui sont, pour ainsi dire, les neuf paliers où s'arrête l'homme pour contempler le chemin parcouru et se préparer à monter un étage plus haut.

Quand on considère un être quelconque dans la création, prenons pour exemple un chat, dans le règne animal, on s'aperçoit d'abord que ce chat vit d'une vie absolue, universelle, sans laquelle il ne serait pas. Or, non seulement il *est*, par opposition ou *non-être*, mais il vit d'une vie distincte, que nous pouvons nommer vie sérielle, par laquelle, tout en faisant partie de l'être universel, il s'en différencie néanmoins, d'abord dans la série animale, puis dans la race féline. Il vit ensuite d'une troisième vie, ou vie particulière, qui sert à le distinguer de *tous* les autres chats de son espèce, tant par sa conformation

spéciale que par son pelage et autres marques qui lui sont propres.

Ce que nous disons de ce chat s'applique également à tous les êtres de la création, qui est par conséquent douée, dans son ensemble, d'une triple vie :

1° Universelle ;
2° Sérielle ;
3° Particulière.

Comment et pourquoi cette vie particulière a-t-elle été extraite de la vie sérielle, et celle-ci de la vie universelle ? Ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

Chacune de ces vies est, à son tour, douée d'un triple mouvement : instinctif, passionnel et intellectuel, qui ne constitue qu'un mouvement unique, diversifié en trois modalités parfaitement distinctes l'une de l'autre, ainsi que Fabre d'Olivet l'a nettement démontré.

L'homme, quand il émerge sur la terre, a pour fin dernière la béatitude éternelle, consistant dans son UNION avec la Divinité créatrice, et le moyen qui lui est donné pour parvenir à ce but est l'évolution totale de son être dans la triple sphère de ses facultés. Cette évolution se règle par l'Initiation hiérarchique qui a pour but de faire progresser l'être harmoniquement. Il devra donc successivement prendre conscience de son être :

	Instinctif. . . .	ה	
INDIVIDUEL. .	Animique . . .	ו	ה
	Intellectuel . .	ה	

SÉRIEL	Instinctif. . . .	ה	
	Animique . . .	ו	ו
	Intellectuel . .	ה	
UNIVERSEL . .	Instinctif. . . .	ה	
	Animique . . .	ו	ה
	Intellectuel . .	ה	

Ce qui constitue bien NEUF degrés, se synthétisant en trois ternaires. A chacun des termes de chaque ternaire correspond une des trois dernières lettres du Saint Tétragramme, le ternaire supérieur dans son ensemble jouant de rôle du Iod initial, et cela à l'infini, sans quoi le progrès s'arrêterait. De même les trois lettres finales du Tétragramme correspondent aux trois ternaires, le premier, le plus inférieur, constituant l'*égotisme;* le second ou médian, l'*altruïsme*, et le supérieur, le *soïsme;* le tout couronné par un Iod invisible. Car ces trois mondes dont nous venons de parler sont purement créés ; au delà se dresse l'Univers incréé, éternellement engendré, où vivent les animaux saints, les quatre formes du Sphinx, dont la connaissance vivante confère l'adeptat suprême.

Dans le Nouveau Testament, à chacun de ces degrés, le Mage saint Paul adresse une épître initiatique spéciale ; ce sont les lettres suivantes : une aux Romains, deux aux Corinthiens, une aux Philippiens, deux aux Thessaloniciens, une aux Colossiens, une aux Galates et une aux Éphésiens, ce qui fait neuf en tout. Celle aux Hébreux sert de prologue ; c'est, en quelque sorte, le pronaos du Temple. L'épître à Tite, les deux à Timothée et celle à Philémas sont destinées aux trois degrés supérieurs dont l'un, le médian,

celui du *Vav*, est double, parce qu'il correspond à l'élément *Air* (1). C'est pourquoi il y a deux épîtres à Timothée...

Voici donc très brièvement exposée, aussi clairement que nous l'avons pu, sans cependant trahir la foi due à nos frères et à nos maîtres, les principes de la Qabbalah initiatique, heureux si nous avons pu faire naître en l'âme du lecteur le désir sincère d'en savoir davantage, en s'aventurant sur les sentiers peu frayés d'un art méconnu et cependant sublime.

Ici, nous rendons grâce à l'Auteur de toutes choses !

JEAN TABRIS.

(1) L'élément Air est double ; c'est ce qui fait que souvent l'*Aigle*, son symbole est représenté avec deux têtes (étendard russe, etc.)

INTRODUCTION

A L'ÉTUDE DE

La Science Vivante Universelle

D'après les Œuvres de LOUIS MICHEL (de Figanières)

I

NOTICE SUR LOUIS MICHEL ET L'ORIGINE DES « LIVRES DE LA VIE »

Louis Michel, l'homme extraordinaire et providentiel dont nous allons dire l'œuvre immense, naquit le 26 janvier 1816 à Figanières, petite localité du département du Var, à quelques kilomètres de Draguignan. Ses parents étaient de petits cultivateurs propriétaires, vivant du produit de leurs récoltes. Jusqu'à l'âge de douze ans, rien ne put faire soupçonner chez Louis Michel la haute mission qui devait faire l'objet exclusif de son existence. C'était un enfant des plus ordinaires, avec cette particularité remarquable qu'il lui était impossible de se livrer à aucune étude suivie. Il s'endormait régulièrement sur ses livres, et ce ne fut qu'à grand'peine qu'on put lui apprendre à lire, écrire et effectuer correctement les quatre opérations arithmétiques fondamentales.

---

(1) La majeure partie des renseignements qui suivent ont été puisés dans la préface de la 1re édition de *Clé de la Vie*. Paris, 1857.

A cette époque, l'enseignement primaire, dans un village comme Figanières, ne comportait guère un développement plus considérable, et enfant du peuple, il n'eut d'autre éducation que celle du peuple.

Quoi qu'il en soit, vers l'âge de douze ans, une prédiction qu'il fit la nuit, pendant son sommeil naturel, mit en évidence la prodigieuse faculté magnétique dont il était doué et dont il n'allait plus cesser de donner de si frappants exemples. La curiosité et l'attention de son entourage furent dès lors attirées sur ce jeune phénomène.

Ce germe précieux, pour grandir et fructifier, voulait être cultivé; il le fut par le hasard et cela suffit. La curiosité de ses amis et voisins fit les frais de cette culture. Un sentiment religieux éminemment chrétien, inné au sujet et caractéristique de ses tendances spirituelles, soutenu par les faibles et innocents moyens familiers à la Providence, maintint toujours sa faculté dans les voies élevées, malgré les efforts souvent contraires d'un entourage peu éclairé, incohérent et parfois aveugle.

Le diamant brut une fois mis à jour, de prétendus lapidaires ne manquèrent pas pour en briguer la taille. Plusieurs essayèrent de l'exploiter à leur profit, mais le sujet ne s'y prêtait guère. S'il cédait une fois, il ne manquait pas de se raviser et revenait bien vite à sa précieuse indépendance. Un enfant l'endormait d'un regard; en attachant un instant les yeux sur un objet quelconque, il s'endormait lui-même. Cette faculté automagnétique l'affranchit toujours de toute influence extérieure dans son sommeil; il ne fut le sujet de personne et demeura ainsi constamment son maître, libre de suivre la tendance qui le portait en haut.

Du moment qu'il commença à comprendre l'importance de ce qui bouillonnait en lui, Louis Michel se sentit vivement attiré vers les sphères supérieures. Les voies lui en étaient ouvertes par la nature de son organisme. Il put pénétrer dans l'espace, dans les eaux, dans



la terre à son gré. Un voyage dans Jupiter, dans Saturne, dans Uranus, au Soleil, plus haut, partout, dépendit d'un acte de sa volonté. Sa bonhomie naturelle ne fut nullement altérée par le sentiment intime d'une valeur supérieure désormais incontestable, mais dérobée à tous les yeux par une humilité parfaite. Il était évidemment préoccupé d'un commerce spirituel et céleste. Sa modestie s'en accrut par le contraste de sa simplicité native et de la sublimité de ses idées. Plus de doute, ce n'était pas l'homme qui parlait en lui, durant ses extases : un moteur supérieur, dont il était l'intermédiaire, se manifestait dans ses discours ; il l'avait dit souvent sans qu'on se fût douté de la réalité de ses affirmations. Son entourage s'en aperçut enfin ; il en était temps.

On recueillit ses paroles, sans les bien comprendre toutefois. Lui-même, revenu à lui, ouvrait de grands yeux quand on les lui rapportait et mettait du temps à les saisir. Dans son état ordinaire, l'homme éveillé avait de la peine, encore, à s'élever à la hauteur de son sommeil. Plus tard, il n'en fut plus ainsi.

Dès lors, il y eut toujours dans son modeste entourage quelques personnes capables d'expliquer, avec plus ou moins de justesse, ses discours aux autres, de les écrire parfois afin de les lui soumettre. De cette époque date la véritable instruction spirituelle de Louis Michel faite, en entier, par les enseignements de l'Esprit dont il était l'écho et complètement indépendantes de nos connaissances vulgaires. Dans sa *médiocrité*, nom qu'il donne en extase à son état ordinaire, l'homme étrange qui nous a développé l'ordre et les lois des mondes ignore entièrement notre système planétaire.

Louis Michel était donc doué, dès son enfance, des plus merveilleuses facultés spirituelles, grâce à un organisme fluidique tout exceptionnel. Sa réputation de *voyant* ne tarda pas à s'étendre au loin. La *Presse* du 22 septembre 1838 contient des renseignements très intéressants et très positifs sur l'étonnante précision de sa lucidité magnétique. Plusieurs ouvrages

sur le magnétisme en font également mention à ce point de vue. Il importe de constater que Louis Michel distinguait avec soin l'état (bien connu aujourd'hui) de sommeil magnétique ou somnambulisme lucide, qu'il appelait « séances matérielles », et où son esprit seul jouait un rôle actif et personnel, des *extases* ou « séances spirituelles » pendant lesquelles il remplissait les fonctions passives d'un intermédiaire fidèle. Pendant son sommeil magnétique on pouvait à volonté entrer en relation avec lui et le questionner, mais dans son état *extatique* il n'entendait plus les voix humaines, ne répondait à aucune question et se trouvait complètement isolé, soustrait à l'influence de la volonté de ceux qui l'entouraient. C'étaient donc deux états parfaitement différents et qu'il importe particulièrement de bien séparer. Nous conclurons de là que Louis Michel était un homme évolué à un très haut degré, n'ayant rien de commun avec les « médiums », mais jouissant *par lui-même* des facultés spirituelles de clairvoyance et apte par suite à entrer progressivement (comme il le fit d'ailleurs) en relation volontaire, étroite et directe avec l'influence supérieure (l'Esprit de vérité, notre deuxième Messie) dont il devait transmettre les enseignements à l'humanité tout entière.

Voici quelques détails sur cet état extatique particulier pendant lequel Louis Michel, entièrement à l'abri de toute atteinte extérieure, se trouvait directement en contact avec l'Esprit.

... Il s'endormait, d'abord, comme à l'ordinaire, puis en parlant à mesure qu'il s'élevait dans son sujet, ses

yeux s'ouvraient pour se refermer à la fin de la séance, à l'approche du réveil. Un peu plus tard et graduellement, il ne les ferma plus quand devaient avoir lieu les communications ostensibles de l'Esprit. Nous appelons ostensibles ces communications, pour les distinguer des communications secrètes opérées sans témoins et naturellement dérobées à tout son entourage à moins qu'il ne les fit connaître dans ses séances spirituelles, comme cela eut lieu quelquefois. L'extase arrivait pendant qu'il avait encore les yeux ouverts. Son regard plongeait alors dans les profondeurs de l'infini et un ravissement céleste inondait son visage relevé, ennobli, illuminé en quelque sorte, en ce moment, par le rayon d'en haut. Après dix minutes environ de silence, de contemplation céleste, de gestes et d'aspirations d'une sublimité émouvante, les paroles spirituelles se faisaient entendre lentement comme une dictée et retentissaient quelquefois pendant plusieurs heures plus ou moins longtemps, selon le sujet et les circonstances. Souvent la séance était interrompue par des luttes physiques et morales contre l'esprit du mal. Ces luttes absorbaient, dans certaines circonstances, la séance tout entière. Chacun comprendra plus tard l'importance et la portée de ces combats.

Ceci nous reporte à l'année 1850. Louis Michel avait alors trente-quatre ans. On voit le temps qu'il a fallu pour assurer la parfaite transmission de l'enseignement messianique. C'est à partir de ce moment que les deux hommes prédestinés qui devaient écrire *Clé de la vie* d'après les matériaux extraits des paroles de l'Esprit, commencèrent à assister régulièrement aux séances extatiques de Louis Michel. Ces deux interprètes furent Charles Sardou et L. Pradel. Leurs noms se trouvent sur la première édition de *Clé de la vie* dont nous reproduisons ici le titre significatif :

CLÉ DE LA VIE

L'Homme, la Nature, les Mondes, Dieu, Anatomie de la vie

RÉVÉLATIONS SUR LA SCIENCE DE DIEU

INSPIRÉES

A **LOUIS MICHEL**, de Figanières (Var)

RECUEILLIES ET PRÉSENTÉES

Par C. SARDOU et L. PRADEL

Les interprètes de Louis Michel ont d'ailleurs expliqué clairement l'origine et les phases de leur collaboration matérielle à cette grande œuvre, dans les lignes suivantes :

... Ce fut durant cette marche ascendante de la faculté de notre moteur que ses deux interprètes jouirent pour la première fois du privilège d'assister, dans son cercle de famille, à une de ses séances extatiques. Ils eurent le bonheur de l'entendre fréquemment ensuite et de voir, dans la longue succession de ses séances spirituelles jaillir une à une, bluettes fulgurantes senties électriquement alors plutôt que comprises, les vérités célestes, jalons de l'avenir, établis par l'Esprit de distance en distance avec mesure et sobriété, pour s'accommoder à l'intelligence de l'auditoire et placés à l'effet de marquer le plan de tout ce qui devait se dérouler plus tard sur la plus vaste échelle.

On jugera quelle devait être parfois la perplexité, quelle fut toujours la persévérance de l'auditoire fasciné de notre intermédiaire, quand nous dirons que pour l'intelligence du commencement, il fallait nécessairement connaître la fin. Or la fin, c'était la *Clé de la vie*.

Cet ordre est le cachet authentique dont l'Esprit a bien voulu signer son œuvre.

De temps en temps l'Esprit faisait écrire ses enseignements à son intermédiaire au crayon pendant la nuit ; plus tard ce fut aussi le jour dans l'état d'extase.

Dans plusieurs occasions, l'Esprit avait recommandé

à son intermédiaire de passer successivement, en montant et en descendant en manière d'exercice par les divers degrés de l'extase ; du quart d'extase de s'élever au tiers d'extase, à la demi-extase, enfin à l'extase sublime et de parcourir ces différents degrés extatiques en sens inverse et à son gré, lui annonçant que ces exercices exécutés pendant les séances étaient pour lui un moyen de se rendre apte à passer, dans ces différentes conditions extatiques, des jours, des semaines, des mois entiers, sans que sa santé pût en souffrir et de se procurer la faculté d'être au besoin avec l'Esprit en communication permanente; et il en a été ainsi depuis.

A un moment donné tout le travail de la grande œuvre de l'Esprit se fit au moyen de l'écriture et par des conversations tenues durant les degrés inférieurs de l'extase quand fut venu le moment de donner les matériaux promis de *Clé de la vie*

On le voit et ce point caractéristique, exceptionnel, est très important à noter. Les enseignements que reçoit de l'Esprit son représentant, son intermédiaire matériel lui sont transmis directement du centre des mondes spirituels affranchis de tout contact avec les agents spirituels de la planète, comme l'Esprit a eu soin de le lui apprendre lui-même afin de le faire connaître à tous. L'Esprit parle, l'intermédiaire écoute et répète ou écrit...

... Ces relations supérieures, renfermées toujours dans la même loi aux applications sans fin, dirigées constamment vers la grande unité de Dieu, constituent un ordre de faits tout nouveau et sans exemple, entièrement en dehors, comme on pourra s'en convaincre par les résultats des manifestations dites spirituelles obtenues par le canal des médiums...

... La *Clé de la vie* a pour objet de faire comprendre à l'humanité le plan et la charpente des mondes, le plan et la charpente du corps humain qui en est le reflet, les ressorts de la vie de l'homme, les ressorts de la vie des mondes et de Dieu : préliminaires indispensables pour l'intelligence du savoir spirituel.

L'Esprit a voulu préluder à son arrivée parmi nous par le don de cette clé destinée à ouvrir les portes de l'édifice spirituel qu'il prépare à l'humanité.

S'il eût parlé directement lui-même, c'eût été un trop sublime langage, trop céleste, trop au-dessus de notre portée. Peu de cerveaux humains eussent été capables d'en atteindre la hauteur; peu eussent été assez indépendants de la matière, assez bien trempés pour en digérer la substance. Il a voulu choisir pour son intermédiaire un homme simple, pur, essentiellement bon, ignorant du savoir du monde, mais ferme, exact à l'extrême, rivé à ses devoirs, incapable d'y manquer, incapable de les dépasser. Il l'a choisi neuf afin de le façonner entièrement lui-même à être le dispensateur de la lumineuse alimentation. La nourriture spirituelle dégagée de sa quintessence à son profit, filtrée, pour ainsi dire, à travers son style simple, sans culture, approprié à notre nature peu avancée, mais noble quand il le faut, familier souvent, et toujours imagé, était encore assez supersubstantielle pour ne pouvoir pas être livrée à tous sans préparation préalable.

Deux interprètes étaient nécessaires, d'après la nature des matières à traiter; l'Esprit en désigna deux nominativement pendant une séance extatique pour écrire la *Clé de la Vie*. Le fardeau était pesant. Pénétrés d'abord d'un sentiment profond de leur insuffisance, les deux élus eussent décliné cette insigne faveur, n'eût été l'impossibilité de se soustraire à l'accomplissement d'un ordre dont il ne leur était pas donné de sonder les motifs. Pouvaient-ils, d'ailleurs, ne pas marcher en avant, avec l'exemple devant leurs yeux de leur intermédiaire spirituel? Ils s'inclinèrent...

Les idées dont la *Clé de la Vie* devait être nourrie se trouvaient éparses et enfouies dans les enseignements donnés par l'Esprit à son représentant. Les interprètes avaient à les condenser, à les développer parfois, à les mettre en ordre, à les disposer en corps de doctrine. Mais ces renseignements étaient vastes comme les mondes, et les jalons peu faciles à suivre faute de liaison apparente. Il fallait combler les lacunes avec des matériaux de même nature. Telle séance était la synthèse générale de l'œuvre de l'Esprit et l'on avait peine à en pénétrer le sens, devenu, depuis la confection de la *Clé*, clair comme le jour...



Résumant en quelques conversations les instructions de l'Esprit, Louis Michel prépara ses interprètes à leur œuvre. Ils se mirent au travail tous deux séparément, comme l'avait dit l'Esprit, et par la force de circonstances imprévues l'un en France, l'autre en Egypte. Après un temps, ils se retrouvèrent avec Louis Michel dans la même ville. Chacun avait préparé son canevas et c'était tout. Les détails manquaient; ils arrivèrent en foule. Des réunions eurent lieu sous l'œil de l'Esprit, communiquant des mondes spirituels avec son intermédiaire; réunions ménagées aux deux interprètes, pour leur faciliter une étude complète de l'homme animé. Versé par état dans l'anatomie, l'un d'eux dirigeait le travail matériel, proposait les questions. L'intermédiaire expliquait la disposition des objets, la nature des substances, les vraies fonctions des organes indiquant en même temps les rapports de toute nature entre le petit omnivers humain et le grand omnivers de Dieu.

Les deux interprètes écoutaient enthousiasmés, la lumière arrivait par torrents; il y en avait pour l'un et pour l'autre. Chacun prit ses notes et put faire ample provision de matériaux.

De ces conférences sans précédents sortit la *Clé de la Vie*, complétée plus tard dans la partie assignée à chacun des deux auteurs à l'aide de lumières supplémentaires toujours à portée et transmises au moment voulu de point en point comme l'avait fait l'Esprit.

Telle est l'exacte vérité sur l'origine de la *Clé de la Vie*.

On peut juger, par ces extraits, quel effort spécial, considérable et continu a nécessité l'établissement de ces livres fondamentaux, résumé quintessentiel de la Science Vivante apporté au monde par l'Esprit de Vérité, enseignement messianique indispensable à l'humanité pour l'éclosion de sa prochaine vie pubère. La date de publication de *Clé de la Vie* est: Mai 1857. Louis Michel avait alors quarante et un ans et depuis son enfance toutes ses facultés intellectuelles

« vierges de tout savoir humain » n'avaient été tournées que vers ce but et il en devait être ainsi de sa vie tout entière.

Il est bon de dire à ce propos que, grâce à ces merveilleuses facultés de voyant et par suite de guérisseur infaillible, — facultés ne dépendant absolument que de sa volonté propre — Louis Michel eut une vie matérielle indépendante et largement assurée. Il put ainsi faire imprimer, dans les meilleures conditions, les Livres de la Vie et se consacrer tout entier, durant le cours de son existence, à l'accomplissement intégral de la si haute mission, dont il avait été providentiellement investi.

Reconnaissons donc à Louis Michel, cet homme unique, le premier *homme-moral-pubère* paru sur la planète, la qualité d'*intermédiaire messianique* de l'Esprit de Vérité, le Christ lui-même se manifestant ainsi à l'humanité dont il est l'âme et lui apportant, en exécution des lois omniverselles, les vérités nécessaires à son développement ultérieur — comme il sera expliqué plus loin.

Louis Michel n'a jamais publié le texte même des enseignements de l'Esprit. Ces manuscrits, qui contiennent la science de l'avenir, existent et ne seront mis au jour qu'au moment opportun. Ils seraient presque incompréhensibles sans une étude préliminaire approfondie des ouvrages déjà parus, qui ont été écrits pour leur servir d'introduction.

Les personnes actuellement vivantes qui ont connu personnellement cet homme extraordinaire sont peu nombreuses. Nous devons citer néanmoins M. A. Com-



mandeur, disciple direct et héritier du maître, auteur de la très belle préface ainsi que d'une grande partie du texte de *Plus de Mystères*, dernier ouvrage sur la Science vivante publié en 1878, et destiné à en rendre l'étude plus accessible à toutes les intelligences.

Quant aux collaborateurs de Louis Michel, en ce qui concerne *Clé de la Vie* et *Vie universelle*, Charles Sardou et P. Pradel, ils sont décédés tous deux, et nous n'avons que peu de renseignements sur eux. Pradel était médecin, ce fut lui qui se chargea de rédiger la partie technique de l'Anatomie de la Vie. Sardou était un normalien, littérateur fin et délicat quoique puissant logicien; de plus, un remarquable pastelliste. Il est l'auteur de *Résurrection*, ouvrage publié en 1866, dans lequel il a groupé, sous une forme familière parfois, mais qui n'en est que plus frappante, des fragments de la science de Dieu. Nous devons en signaler tout particulièrement la préface. Ch. Sardou mourut à Marseille en 1872. Il laisse un manuscrit intitulé le *Néant du Spiritisme* et qui sera publié prochainement.

Louis Michel mourut le 19 août 1883, à Figanières, à l'âge de soixante-sept ans. Nous ne possédons pas, jusqu'à présent, sur sa vie, de détails autres que ceux précédemment rapportés et presque entièrement puisés dans la préface de la première édition de *Clé de la Vie*.

Parlons maintenant de l'Œuvre.

(*A suivre.*) UN HOMME PUBÈRE.

---

(1) Cf. la brochure de A. Commandeur : *le Voyant de Figanières et son Œuvre ;* Paris, Chamuel, 1895.

PHILOSOPHIE INDOUE

Dans la perception visuelle, il y a la chose perçue, l'objet, et l'œil qui la perçoit. Qu'on ôte l'objet, et l'œil n'a plus rien à percevoir; qu'on ôte l'œil et la chose n'est plus perçue; la perception visuelle est la résultante de deux facteurs, l'objet et l'œil, mis en face l'un de l'autre, mis en rapport l'un avec l'autre.

Tout objet qui reflète les choses par action de la lumière perçoit les choses comme un œil, est un œil, pourrait-on dire. Ainsi les eaux sont des yeux qui perçoivent de qui se trouve devant elles, ce avec quoi la lumière les met en rapport. Toutes les choses capables de concentrer les rayons lumineux sont des appareils de perception comme l'œil; les plaques photographiques sont des yeux.

La perception humaine n'est pas bornée au rapport de l'œil et de l'objet perçu; en face de l'œil se trouve autre chose que nous nommons l'intelligence et qui, à son tour, perçoit l'œil et l'image de l'objet perçu.

L'image de l'œil est un bloc que l'intelligence peut détailler en diverses portions. L'intelligence est une espèce de prisme qui sépare les blocs d'images que l'ambiance fournit à l'œil.

L'intelligence avec son aptitude à diviser les blocs d'images reçus par l'œil est-elle tout dans la perception humaine?

Non, il y a encore quelque chose qui reflète l'intelligence avec son contenu, ce quelque chose est la conscience. Quand nous pensons un objet par notre intelligence et notre œil, nous savons que nous la percevons. Ce savoir est un fait de conscience, est la conscience elle-même.

Au delà de la conscience y a-t-il quelque chose qui la reflète, quelque chose qui divise son contenu, comme l'intelligence divise le bloc d'images contenu dans l'œil ?

Non, plus rien; la conscience est le dernier terme auquel nous puissions parvenir.

La conscience est *Atman*, dit Saukaracharya, après les Oupanichads. Il n'y a rien derrière lui pour quoi il soit objet de perception, rien qui le reflète.

En percevant les formes (*roupa*) et leur accidents de couleur, bleu, vert, jaune, rouge, l'œil ne change pas; il reste apte à réfléchir d'autres formes quand celles qui l'occupaient auparavant ont disparu.

L'intelligence reste aussi elle-même quelles que soient les images de l'œil qu'elle reflète et analyse.

La conscience de même ne varie pas pour les phénomènes de l'intelligence qu'elle perçoit.

Elle reste apte à la perception de tous les phénomènes qui se passeront dans l'intelligence.

Ce que nous appelons l'intelligence est complexe; elle a d'abord deux facultés générales, celle d'absorption et celle d'éjection.

Tout ce qui existe a ces deux facultés. Notre corps ne subsiste qu'en absorbant de la matière et en rejetant de la matière.

L'intelligence, que nous considérons actuellement dans son domaine visuel, absorbe les images que l'œil lui présente; avec ces images, comme notre corps avec la nourriture, elle produit des choses qu'elle seule peut fabriquer, ensuite elle renvoie au dehors une partie des choses qu'elle a produites.

La conscience peut percevoir tout ce qui se passe dans l'intelligence; si cela n'arrive pas toujours, c'est par manque d'attention; l'attention est la mise en rapport de l'intelligence et de la conscience.

Un individu inconscient est celui qui ne met pas en rapport la conscience et son intelligence; quand l'œil fournit des images qui ne vont pas jusqu'à se refléter dans la conscience, on ne *sait* pas qu'on perçoit ces images; quand des produits de l'intelligence sortent d'elle sans que la conscience les reflète, les individus ne *savent* pas ce qu'ils font.

Les eaux calmes sont aptes à réfléchir toutes les formes qui passent devant elles; mais qu'un nuage, qu'une fumée s'interpose entre l'eau et la forme qu'elle peut réfléchir, la forme n'apparaît pas dans l'eau qui reflète seulement le nuage ou la fumée.

Entre les faits de l'intelligence et la conscience peuvent de même s'interposer des brumes qui empêchent la réflexion dans la conscience des faits de l'intelligence.

Il y a des climats pour les intelligences comme pour les pays, et il en est qui sont perpétuellement brumeuses; leur capacité de savoir reste à l'état potentiel au lieu de devenir une actualité.

Donc, pour l'homme, analysant sa constitution, au

delà du savoir, rien. La conscience est le fait ultime qu'il trouve en lui, au delà duquel rien ne se trouve pour le réfléchir.

Le savoir est un sommet à partir duquel il n'y a plus qu'à descendre; mais pour descendre d'une montagne il n'est pas nécessaire d'aller jusqu'au sommet; d'un point quelconque de la pente, on peut retourner à la plaine, d'où la possibilité des actes inconscients et aussi la possibilité des phénomènes également inconscients d'absorption intelligente.

Il est aisé de comprendre que l'hypnotisme a pour première condition déterminante l'interposition d'une brume plus ou moins dense entre la conscience et l'intelligence de l'hypnotisé. S'il se produit des déchirures dans le rideau de brume, il peut y avoir des faits de conscience déterminant la résistance aux ordres de l'hypnotiseur.

L'hypnotisme peut servir comme anatomie des êtres vivants et n'est utile que par là.

Nous venons de considérer l'homme en allant de l'extérieur à l'intérieur.

De par la nature de notre intelligence nous considérons comme actif ce que nous prenons comme principe, la chose par quoi nous commençons une série d'idées et comme passif l'aboutissant de cette série.

Comme nous pouvons commencer les séries d'idées par l'un ou l'autre bout, il s'ensuit qu'il n'y a ni passif ni actif de nature et que ces deux mots expriment simplement des rapports momentanés des choses avec notre compréhension.



Nous sommes partis de l'extérieur de l'homme pour aller au dedans; cet extérieur a joué pour nous le rôle de principe actif et l'aboutissant interne, la conscience, le rôle de principe passif.

Arrivés au principe passif, la conscience, dernier élément trouvé dans la constitution humaine, nous pouvons virer de bord et marcher de l'intérieur vers l'extérieur.

Par la loi indiquée comme régissant notre intelligence, c'est alors la conscience qui devient principe actif et l'extérieur principe passif.

Tout à l'heure nous considérions la conscience comme une lentille réfléchissant en les concentrant tous les rayons qui lui viennent de l'intelligence.

Maintenant nous allons considérer la conscience comme un soleil répandant ses rayons dans l'intelligence, qui à son tour deviendra un soleil répandant les siens dans les sens, lesquels soleils, à leur tour, rayonneront dans l'ambiance.

Nous avons dit que l'intelligence a deux facultés générales : celle d'absorption et celle d'éjection.

Ces deux facultés générales peuvent être spécialisées en plusieurs autres, et c'est ce qu'ont fait toutes les psychologies, nommant facultés de l'âme, raison, jugement, raisonnement, réflexion, imagination, volonté, les portions spécialisées des deux facultés générales à la conception desquelles beaucoup de psychologues ne sont point parvenus.

C'est le moment d'avertir que le présent article est une glose sur quelques versets du *Sri Vakya Soudha*, traité de la Philosophie du sujet et de l'objet.

Les Indous ont, comme nos psychologues, fait des distinctions dans les deux facultés générales de l'intelligence, qui sont des facultés universelles et qu'ils symbolisent généralement par les deux actes de la respiration, l'aspir et l'expir.

Les deux facultés générales de l'intelligence, l'absorption et l'éjection, sont des facultés universelles, des facultés communes à tout ce qui existe; ce que nous appelons un être et que nous dénommerions plus justement une apparence, comme disent les Indous, n'existe qu'en absorbant des éléments de son milieu et en rejetant à ce milieu des éléments qui le constituaient auparavant.

Atman est le nom de la conscience chez les Indous. Ils nomment les facultés spécialisées de l'intelligence : *Antahkarana*, *Manas*, *Bouddhi*, *Tchitta* et *Ahamkara*.

Nous partons maintenant de la conscience ou *Atman* comme principe actif, comme soleil épandant ses rayons dans l'intelligence.

Ce seront donc les choses entourant la conscience, qui seront réfléchissantes de ses émanations.

La première chose rencontrée par les rayons de la conscience est *Bouddhi*, ce qu'en Europe nous nommons la *Raison*. Atman illumine Bouddhi de son rayonnement.

Bouddhi a deux faces, est divisé en deux facultés, l'une *Ahamkara*, est le principe du moi, de l'égoïsme, la raison personnelle ; l'autre, *Antahkarana*, est le principe du non-moi, de l'altruisme, la raison impersonnelle.

Nous retrouvons ici la loi de l'ellipse, condition de toute existence, mise au jour par Malfatti de Montereggio, le penseur si estimé de notre directeur Papus, et que Malfatti avait tirée de l'étude des philosophies de l'Inde, ou mieux de la source de toutes les philosophies de l'Inde, les *Oupanichads*.

Ahamkara, l'égoïsme, la raison personnelle, est une portion de Bouddhi. Le Védantisme nous dit : L'union d'Ahamkara avec le rayonnement d'Atman, avec l'émanation de la conscience, est aussi étroite que celle d'une boule de fer avec le feu qui l'a chauffée au rouge.

Notre moi, le sentiment de notre existence, n'est-il pas la chose du monde dont nous avons le plus fortement conscience ?

La lumière ou la chaleur ou les deux, en un mot l'émanation de la conscience reçue par Ahamkara est rayonnée par lui principalement vers le corps physique ; elle forme une nappe continue allant de la conscience au corps physique en passant par Ahamkara.

Les conditions de l'union de notre corps physique avec la conscience par Ahamkara sont nos actions et notre ignorance. L'union d'Ahamkara et de la conscience est indestructible. La philosophie indoue proclame donc la permanence du Moi. L'union de la conscience (Atman) avec le corps physique peut être détruite par le *non-agir* et par la *connaissance* (*Vidya*).

Le sommeil est la cessation du rapport entre Ahamkara et le corps physique ; celui-ci a perdu toute con-



science; quand les rapports d'Ahamkara, le moi, avec le corps physique ne sont pas totalement interrompus, il y a la demi-conscience que nous appelons l'état de rêve et quand enfin les rapports entre les deux sont complets, nous sommes dans l'état de veille.

L'*antahkarana*, l'autre portion de Bouddhi, la raison impersonnelle, le non-moi, est inséparable d'Atman, la conscience. C'est de lui que viennent les perceptions que nous éprouvons dans les rêves et aussi celles de l'état de veille ; en somme c'est Antahkarana qui forme le monde extérieur.

C'est là une question de haute métaphysique sur laquelle nous n'insisterons pas pour le moment ; nous nous bornerons à faire remarquer que ce qui a manqué aux idéalistes allemands Fichte, Schelling, Hegel, Schopenhauer, c'est une psychologie suffisamment précise et la connaissance des deux foyers de l'ellipse retrouvée par Malfatti de Montereggio ; leur conception est juste dans la mesure où ils pouvaient avoir raison.

Le *linga-deha* (corps subtil), substratum, matière constituante de *Manas* (l'intelligence perspective dans son mode récepteur et son mode éjecteur, le prisme décomposeur (et recomposeur des images données par les sens, dont nous avons parlé) et d'*Ahamkara*, est de nature matérielle. C'est cela qui subit les trois états de veille, de rêve et de sommeil, et cela aussi qui subit les transformations de la mort et de la naissance.

Nous pensons que ce qui vient d'être dit pourra servir à dissiper quelques-unes des préventions des penseurs d'Europe contre les philosophies de l'Inde



et leur montrer qu'il peut y avoir profit pour nous à nous livrer à l'étude de ces philosophies.

Les mystiques d'Europe peuvent s'entendre avec les Indous. Ce qu'ils appellent Dieu est ce que les autres appellent Atman la Conscience universelle, *Ce qui sait.*

Il leur serait difficile de ne pas souscrire à cette conception. Dieu affleure en tout ce qui est conscient, — et quoi n'est pas conscient ?

La Conscience, Atman, Dieu, c'est le Père qui est en secret de saint Paul.

A quoi bon chercher Dieu en dehors de soi, puisque chacun de nous l'a en soi ?

GUYMIOT.

Ma Troisième à M. Fabre des Essarts

Sur la communion des saints et le rite de la fraction du pain

MONSIEUR,

J'ai dit que l'homme résultait de l'union d'un psycholone céleste inférieur avec le psycholone d'un anthropoïde terrestre ; que le but de cette union était d'élever au ciel le psycholone d'anthropoïde ; que le psycholone céleste au lieu de rester toujours le maître du psycholone anthropoïde était devenu son esclave, d'où les renaissances de l'homme ici-bas, comme c'est la règle pour les animaux.

A diverses reprises des psycholones célestes supé-



rieurs sont venus s'incarner sur la terre pour relever l'homme et préparer la venue du psycholone céleste chef de tous les autres, du psycholone le *plus uni de tous* au verbe divin, et qui tous les jours augmente cette union, qui ne sera jamais absolue.

Ce psycholone chef, que désormais je nommerai l'homme premier, le prince de la lumière, le christ s'est adjoint au moyen de son corps éthéré d'autres psycholones supérieurs, de manière qu'à eux tous ils n'ont qu'un seul corps et que tous reçoivent l'influence psychique du psycholone chef et par lui l'influence du verbe divin. Ces psycholones ou esprits supérieurs unis, constituent le *centre de l'univers*, le vrai soleil du monde, le royaume ou la cité céleste et de ce centre partent trois sortes de vibrations ou de radiations, les intellectuelles, les sentimentales et les physiques.

Ces vibrations ou radiations rencontrent dans l'espace d'autres esprits à tous les degrés de développement et des corps pondérables. Les radiations sont renvoyées dans l'espace par tous ces êtres, qui servent ainsi de multiplicateurs, mais elles sont réfractées en passant en eux, modifiées selon la nature de chacun de ces êtres, d'où les influences différentes de tous ces êtres dans l'univers.

On comprend que *dans l'intérieur de l'aérosome* commun à l'homme premier et aux esprits supérieurs, les radiations qui partent de l'homme premier ne soient pas modifiées et que les esprits unis à lui par cet aérosome les reçoivent pures et se les renvoient mutuellement pures.

Pour nous sauver, l'homme premier, l'Adam céleste, le fils de Dieu, a trouvé le moyen de nous unir à lui dès ici-bas.

Pour cela, il s'est dévoué, il s'est fait homme terrestre, et, extériorisant une partie de son corps astral, il en a imprégné du pain et du vin. Ce pain et ce vin sont ainsi devenus parties intégrantes de son sarcosome, et ont joué le rôle de sarcosome. Alors il a donné ce pain à manger et ce vin à boire aux hommes, et par ce moyen, le corps astral de ces hommes s'est uni au corps astral de l'Adam céleste, du Christ, et n'a plus fait qu'un avec ce corps astral. Dès lors ces hommes ont ainsi ressenti l'influence directe et pure du psycholone du Christ et par lui l'influence pure du verbe divin.

Ces hommes unis au Christ ont pu, en extériorisant une portion de leur corps astral et en imprégnant du pain et du vin, unir à leur corps astral et par suite à celui du christ d'autres hommes, et ainsi de suite.

Les hommes qui, unis au Christ, ont le pouvoir d'extérioriser une portion de leur corps astral et d'en imprégner du pain et du vin sont des *sacerdotes*, et ceux-là seulement méritent de porter ce nom. Les hommes qui s'unissent au Christ en mangeant ce pain et en buvant ce vin, mais qui n'ont pas le pouvoir d'extérioriser leur corps astral, sont les *simples fidèles*.

L'homme, par des causes qu'il est inutile d'exposer ici, peut rompre son union avec le Christ; mais après une certaine préparation il peut, en communiant, s'unir de nouveau au Christ.

Celui qui meurt sans s'être uni au Christ par la communion, subit le sort des bêtes, c'est-à-dire renaît sur la terre. Celui qui, au contraire, est uni au Christ au moment de la mort, ne renaît pas, il va au ciel, c'est-à-dire avec le Christ au centre de l'Univers.

Telle est, selon moi, la théorie du rite de la fraction du pain. Et tel est le moyen institué par l'Adam céleste pour sauver les hommes.

Ceux qui meurent unis au Christ quittent définitivement la terre, ainsi que je l'ai expliqué. Ceux qui renaîtront d'ici à la fin de la terre pourront, dans une de leur renaissance, s'unir au Christ et quitter aussi la terre. Mais ceux qui ne renaîtront pas d'ici à la fin de la terre ou qui, s'ils renaissent, ne s'uniront pas d'ici là au Christ, que deviendront-ils ?

Quand le soleil sera sur le point de s'éteindre, toute vie organique s'éteindra aussi sur la terre. Alors, le Christ avec tous les hommes d'origine terrestre qui sont au ciel avec lui, descendra sur la terre. Sous l'influence de l'approche de ce vaste corps astral et de tous les esprits qu'il renferme (1), produisant d'intenses vibrations, il arrivera :

1° Que les hommes qui seront encore vivants seront dématérialisés, c'est-à-dire que leur sarcosome sera décomposé et disparaîtra pour ne leur laisser que leur corps astral alors visible pour tous;

2° Que les hommes à l'état de molécules germes (2), seront dilatés et reprendront la forme humaine, avec un corps astral ou aérosome visible.

(1) Cité céleste, Jérusalem céleste; antichtone.
(2) Voyez mon article de mai 1895; dans l'*Initiation*.

Ceux qui, parmi les premiers, seront unis au Christ, seront emportés par lui et ses saints dans les profondeurs de l'espace, au ciel. Ceux qui ne seront pas unis à lui ou qui feront partie de la deuxième catégorie, seront laissés sur la terre glacée, et erreront sur cette terre au sein des ténèbres, tourmentés par les élémentals et les autres esprits inférieurs jusqu'à ce qu'avec les siècles, la terre s'émiette avec les autres astres de notre système et que tous ces fragments et tous ces fantômes passent au travers d'une nébuleuse enflammée où tout entrera en ignition et sera décomposé pour reformer avec le temps un nouveau système solaire peut être fort différent de notre système actuel.

Parmi les conséquences pratiques qui découlent de la théorie précédente, je veux ici signaler la plus importante; c'est que nous ne savons pas si d'ici à la fin de la terre nous renaîtrons, et que par conséquent nous ne devons pas renvoyer à une prochaine renaissance notre union avec le Christ; nous devons nous unir dès la vie présente.

Il ne faut pas croire que cette venue ou mieux cette approche de la terre, de *l'homme premier* à la fin de notre globe, soit une exception. Le Christ peut descendre de même sur d'autres terres de l'espace suivant les besoins.

La destinée de l'homme est donc d'être un membre d'une vaste association d'esprits ayant à leur tête pour roi le Christ et n'ayant tous qu'un même corps èthéré avec lui. Ce grand être collectif qui s'agrandira indéfiniment et progressera indéfiniment, constitue le gouvernement providentiel de l'univers et

aussi *le royaume du ciel.* Dans ce royaume tous participent au Verbe divin à divers degrés, et tous aussi à divers degrés contribuent au gouvernement du cosmos tant psychique que physique.

Notre conception de la destinée humaine est donc diamétralement opposée à celle du bouddhisme. « Les philosophies d'Europe, nous dit M. Guymiot, conseillent la marche tranquille sur la route de l'existence, comme forçat de la manifestation ; les philosophies d'Orient conseillent de s'évader de cette route pour entrer dans le domaine du grand repos. »

Les philosophies d'Europe, dirons-nous à notre tour, étant de nos jours arrivées à la certitude de l'existence *d'individus réels* impérissables, ne peuvent pas conclure à leur absorption dans la substance universelle comme cela devient logique. *dans le panthéisme.* Dans cette doctrine de l'enfance de l'esprit humain, les individus ressemblent à des fragments d'écume qui se forment pour un temps sur la crête des vagues de l'Océan pour se transformer et disparaître après à jamais.

En second lieu, si les philosophies de l'Orient ont conseillé de s'évader de la route de l'existence, c'est parce que, ne connaissant pas le vrai système du monde, ils ont comparé toute existence à l'existence terrestre pleine de douleurs et de déceptions, ce qui leur a fait dire : qu'il vaut mieux n'être pas que d'être. Mais notre notion du monde est différente de la leur ; et nous concevons des degrés de l'existence extraterrestre parfaitement heureux et enviables. De sorte que ce n'est pas l'anéantissement que nous rêvons,



mais l'existence supérieure de plus en plus parfaite, l'activité rendant heureux d'exister et non le grand repos, c'est-à-dire le néant. Inutile de venir nous raconter que *le nirvâna* rêvé par les bouddhistes n'est pas l'anéantissement. La connaissance des textes et la critique philosophique ont depuis longtemps fait justice de cette assertion soutenue de temps en temps par des ignorants, prétendus initiés à une prétendue doctrine secrète, de certains prétendus savants mystérieux habitant les régions inaccessibles du Thibet.

Je termine ici, Monsieur, l'esquisse très rapide et très imparfaite de la gnose que je voulais vous soumettre, mais vous me permettrez de vous adresser encore une lettre pour vous parler de l'Eglise cathare.

Dr Fugairon.





PARTIE LITTÉRAIRE

LES TROIS PORTES DU TEMPLE

(*Suite et fin*)

Le Souverain Architecte me regarda d'un air interrogateur.

— Oui, dis-je, pourquoi ne pas employer ces pierrailles ?

— Mais, voyons, jeune homme, ignorez-vous les règles les plus élémentaires de la construction. Ces cailloux sont beaucoup trop petits et jamais on ne parviendrait à dresser leurs faces pour les appareiller.

— Non, répondis-je ; mais on peut les laisser tels que la nature les a faits et en constituer un béton fort solide.

— Jamais, s'écrie le Pontife. Il faut que les surfaces soient réglées et que les défectuosités de la nature disparaissent sous le ciseau de l'ouvrier ; d'ailleurs, la tradition de Rome est de bâtir sans ciment, et nous saurons tenir la main à ce qu'elle soit respectée jusqu'à la consommation des siècles.

— Je reconnais, dis-je, que vous avez fait chose



sage en proscrivant l'emploi du bitume dont se servaient les ouvriers de Babel et que votré discipline a été assez énergique pour imposer réellement cette défense à vos travailleurs.

Mais le béton dont je vous conseille l'emploi devrait être composé au moyen de ce ciment naturel sans lequel vous n'aboutirez jamais à réaliser votre projet.

— Où voulez-vous, dit-il, que l'on trouve du ciment en quantité suffisante pour un travail semblable?

— Ne savez-vous pas que la Nature en possède des réserves inépuisables : c'est l'or potable des rose-croix.

— Sottises d'alchimistes et de charlatans! dit le Pontife d'un ton irrité. Si vous n'avez rien à ajouter, notre entretien est clos.

Je voyais qu'il serait inutile d'insister et que le grand travail après lequel l'humanité soupire depuis des siècles continuerait à dormir dans les cartons du Saint Père à moins que les maçons libres ne parviennent à le réaliser eux-mêmes.

Pour moi, j'avais à poursuivre ma mission personnelle et à traverser le fleuve; les bois emmagasinés pour le travail pouvaient me servir à confectionner un radeau; quelques ouvriers m'auraient aidé et auraient reconduit ensuite les bois à la rive dont ils étaient partis.

J'exposai ce projet en quelques mots et sollicitai de la générosité du Pontife l'octroi de cette faveur.

— Et que veux-tu faire, me dit-il, au pays de la mort?

— Accomplir ma destinée.

Son regard perçant s'appuya sur le mien qui resta franchement tourné vers lui.

— Va, me dit-il, les ordres seront donnés.

Je me retirai et me rendis auprès du fleuve ; quelques ouvriers, de ceux enrégimentés par le Pontife, s'étaient réunis autour d'un hangar où gisaient les pièces de charpente que je devais employer à la confection de mon radeau.

Je les priai de hâter leur travail ; mais ils n'avaient pas la force de remuer ces fardeaux.

— Oui, me dit l'un d'eux ; il y a si longtemps que nous sommes restés inactifs, que nous avons les mains comme mortes.

Et en effet, il me montrait ses doigts qui retombaient mous et sans énergie.

Que pourrait-on faire de bon avec de semblables travailleurs ?

— Laissez, dis-je ; le matériel de votre chef pourra me servir ; mais je vais faire appel à des hommes plus ardents et plus courageux pour le mettre en œuvre.

Je sortis et du dehors, je m'écriai à pleine voix : « A moi, les E... de la V...! »

Aussitôt se présentèrent quelques ouvriers francs et solides.

J'eus bientôt fait de leur expliquer le service amical que j'attendais d'eux, et nous assemblâmes gaîment le radeau sur lequel j'allais faire la grande traversée.

Comme j'embarquais, je priai quelques-uns des maçons soumis de m'accompagner afin qu'ils eussent

la garde des objets qui m'avaient été confiés et qu'ils pussent les ramener.

Au moment où les trois animaux domptés qui me suivaient prirent place à leur tour sur le radeau, les ouvriers pontificaux manifestèrent une frayeur comique.

— Ne craignez rien, leur dis-je. Ces bêtes sont sous l'empire de ma raison, et il leur est devenu impossible de faire le mal.

— Il serait plus simple de les tuer, fit l'un d'eux.

— Vous pourriez en massacrer quelques-uns, mais vous n'éteindriez jamais l'espèce. Il faut donc prouver qu'on peut les domestiquer, et c'est pour cela que je les garde partout à mes côtés.

Bientôt nous nous trouvâmes au milieu du fleuve et pendant que mes frères ramaient en silence, je racontai à ces hommes l'histoire de ce grand travail, de ce pont gigantesque auquel pensent les générations qui se succèdent à la surface de la terre depuis l'aurore de la vie sociale.

— Mais, me disaient-ils, pourquoi ce grand œuvre n'est-il pas encore réalisé ?

— L'esprit de calcul est bon en soi, répondis-je ; mais ses fruits dépendent du principe où puisent ses racines. Nous patienterons jusqu'au jour prédit par e prophète où la chair d'un homme vaudra plus que tout l'or d'Ophir. En attendant, le devoir de ceux qui savent est de travailler en silence et d'explorer les régions maudites.

Le mur d'airain de la Fatalité se dressait pour la première fois aux yeux de ces misérables créatures et

elles restaient atterrées à l'aperçu de la mesquinerie de leurs préoccupations journalières.

Le silence ne fut plus troublé jusqu'au moment où mon embarcation atteignait la rive désolée.

Je descendis après avoir adressé un cordial adieu à ces figures humaines, les dernières peut-être que je devais apercevoir...

Et restant seul, je vis lentement s'éloigner dans la nuit, sous le clapotement des vagues, les flammes tremblotantes des lanternes qui éclairaient le radeau.

Je me souvins des heures cruelles de Gethsémani et tombant à genoux, je ne pus retenir mes larmes :

O mort, terreur éternelle des vivants, sois-moi douce et permets à l'audace infinie de mon amour de pénétrer jusqu'à toi.

Comme je me relevais, j'aperçus le ciel qui se colorait d'une lumière froide et blanchâtre et à l'horizon, le miroir arrondi de la lune s'élevait doucement au-dessus de la terre.

— C'est là, me dis-je, que j'irai.

Le sol sur lequel j'avançais était aride et desséché ; aussi loin que la vue pouvait s'étendre la même nudité s'étalait, pas le moindre arbrisseau, pas un brin d'herbe qui perçât entre les pierres du chemin.

Au loin, vers la région où je me dirigeais, s'élevaient de hautes montagnes aux arêtes vives ; les rayons de la lune s'y jouaient dans les facettes étincelantes des glaciers et faisaient briller les blancheurs des neiges virginales.

Pendant de longues heures, je cheminai ainsi sentant mon âme s'épurer aux âpres émanations de ces

solitudes solennelles ; mes regards perçurent tout à coup comme le vague mouvement d'un spectre, d'un brouillard obscur et traînant sur ma route à quelques centaines de pas.

Je m'approchai et reconnus un homme étendu là ; son visage était pâle et maigre ; ses vêtements étaient en lambeaux.

— Qui es-tu ? figure pitoyable, fantôme ou prestige ? demandai-je.

— Je ne suis, me dit-il, qu'un humain comme toi ; j'ai cherché à pénétrer dans les sanctuaires de la mort. La puissance de mon désir m'a amené jusqu'ici, mais tu vois l'état dans lequel je suis obligé d'attendre la consommation des siècles et la fin des temps.

— Cette route ne mène-t-elle donc point au véritable But ?

— Si, dit-il ; elle est bien le vrai chemin de Sainteté ; mais tu ignores encore les épreuves qui t'attendent.

— Ah ! dis-je, quelles qu'elles puissent être, mon courage les affrontera !

— Sache, me dit-il, que moi, je m'étais imposé pendant ma vie entière les privations les plus dures ; chaque jour, je mâtais ma chair par des pénitences terribles, et, lorsque je me présentai à la porte, la dernière, celle qui est là-bas, dit-il, en montrant les pics glacés, on m'a répondu...

— Quoi donc ?

— On m'a répondu, dit-il en se soulevant à demi : Il faut que la chair quitte les os ! ! ! et il retomba accablé une fois de plus par le poids énorme de cette sentence cruelle.



Je restais muet.

Il me regarda :

— Tu ne trembles point, me dit-il.

— Non, dis-je, je me rappelle avoir vu un tableau effrayant ; c'était un martyr des premiers siècles de la foi chrétienne ; une foule excitée par la rage du mal vaincu et impuissant, arrachait, lambeau par lambeau, les muscles et la peau du héros qui souriait en bénissant ses assassins.

Si c'est là ce que je dois subir, je suis prêt ! Qu'il en soit fait selon les décrets de la Sagesse Immuable !

— Oui, ta bonne volonté me paraît sincère.

Mais ce n'est pas tout. Les gardes ont ajouté une phrase plus effrayante encore pour celui qui sait penser : nul n'entre, m'ont-ils dit, s'il n'est adorable !

— J'irai, répondis-je avec calme, et Dieu me jugera !

— Ton audace est sans bornes, murmura le saint.

— Adieu et que les siècles te soient légers !

Mon ardeur allait croissant, car maintenant j'étais sûr enfin d'atteindre à cet Infiniment Désirable que les hommes cherchent vainement dans les ténèbres de leur existence terrestre.

Je m'élevais sur une montagne escarpée où les aspérités de la roche arrachaient mes vêtements et blessaient mes mains, mais j'avançais toujours écoutant le chant triomphal qui résonnait déjà dans les abîmes de mon cœur.

Bientôt, j'atteignis un plateau élevé et fermé par une muraille basse et droite comme l'enceinte d'un pauvre cimetière de village.

Le sol était couvert d'ossements, des squelettes

entiers étaient couchés là dans des attitudes diverses.

— Oh ! m'écriai-je, voici les ossements de ceux qui ont vaincu et qui sont entrés dans le séjour bienheureux !

Et je me précipitai à genoux, baisant dans les transports de mon adoration les crânes blanchis de ces héros qui avaient franchi le passage sublime.

Au moment où je tenais embrassé l'un de ces squelettes dont la bouche entr'ouverte semblait me sourire, une main toucha mon épaule. Un homme de haute taille était devant moi ; il était vêtu d'une robe blanche, brodée à la poitrine d'une croix rouge. Dans sa main gauche, il tenait un étendard blanc et noir.

— Laisse là, me dit-il, ces ossements qui ne sont plus rien ; ne t'attarde pas plus longtemps ; tu es sur le chemin des Maîtres ; je te confie le Beauséant, notre oriflamme de guerre, le Drapeau du Temple, le Symbole du véritable Esprit de Charité et d'Union.

A ces mots, je reconnus Jacques B. Molay et je pris de ces mains le glorieux insigne.

— Va, me dit-il, me montrant devant moi une petite porte de sept pieds de haut, ouverte dans la muraille. Va, sois ferme et ardent.

Je courus à la porte ; sur son fronton, je distinguai une rose sculptée et faiblement colorée.

— C'est là, pensai-je, qu'il faut tendre !

Au-dessus se lisaient les quatre lettres I. N. R. I. que je déchiffrai cette fois : *Igne Novo, Renovatio Integra !*

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! m'écriai-



je à haute voix, et je plantai vigoureusement la pointe de mon épée au cœur de la Rose pâle.

« Hosannah ! Hosannah ! »

Ce cri retentit sous les Cieux, tandis que la porte s'ouvrait, découvrant les splendeurs éternelles aux sons harmonieux des chœurs angéliques.

Et la Vérité se révéla, proclamant :

— QUE LE SOLEIL AIME LA LUNE ET RÉJOUISSE LES ÉTOILES !

— Amen ! dit l'Intelligence.

— Amen ! répétèrent les échos de la vallée de Josaphat.

MICHAEL.
D. G. E. S∴ I∴

Faculté des Sciences Hermétiques

Les vacances ont commencé le 1er juillet et se terminent le 1er octobre. Pendant cette période de repos, la direction va mettre à point et publier le programme détaillé des examens pour chaque grade, ainsi qu'une instruction aux écoles secondaires de Province et de l'Étranger pour la tenue des examens.

L'Université libre des Hautes Études publiera en octobre les programmes d'examens des trois Facultés qui la composent actuellement.

ORDRE MARTINISTE

La ville de Gorlitz (Silésie) se proposant d'ériger un monument au grand mystique Jacob Bœhm, nous pensons que l'Ordre Martiniste ne peut se désintéresser de

l'hommage à rendre à la mémoire d'un des maîtres de Saint-Martin. Aussi serions-nous reconnaissant à tous les Délégués et à tous les Chefs de Loges ainsi qu'aux Initiateurs libres qui feraient connaître cette œuvre.

Nos frères d'Europe et d'Amérique sont invités à envoyer directement leur souscription, aussi minime soit-elle, à M. Heyne, bourgmestre de la ville de Gorlitz (Silésie), pour le monument de Jacob Bœhm.

Le P∴ S∴ C∴
PAPUS.

LA MORT DE SCHLATTER

(*New-York Journal.*)

Schlatter, le divin guérisseur, est mort. Son cadavre vient d'être trouvé dans les montagnes au nord de Mexico ; à côté de lui était sa bible, le seul aide dont il se servit jamais pour produire des miracles que des milliers de personnes sont prêtes à affirmer. On a la certitude qu'il est mort de faim ; du reste, au moment de disparaître, il avait annoncé son intention de jeûner quarante jours, à l'exemple de son maître.

Il est facile de dire que Schlatter était fou et qu'il aurait fallu le protéger contre le suicide, mais sa voie n'était pas celle des autres hommes. Il dédaignait l'argent ; souvent les personnes guéries lui offrirent de fortes sommes ; il n'accepta jamais rien. Beaucoup verront dans ce fait une preuve de sa folie.

Il est impossible de comprendre à New-York l'énorme impression produite par cet homme dans l'Ouest. Il y a eu certes dans les siècles écoulés des Thaumaturges, mais à notre époque, presque tous les guérisseurs n'ont en vue que leur intérêt. Cet étranger toujours errant et misérablement vêtu, mendiant son pain de ville en ville, fait exception ; de plus, sa foi en lui-même et ses guérisons sont hors de doute.

Nous approchons du xxe siècle et nous savons ou

croyons savoir que Schlatter soignait surtout l'esprit. Ceci n'est pas nouveau, mais il y a certainement plusieurs milliers de citoyens à qui cette explication semblerait aussi absurde qu'à nous l'idée de miracle.

Schlatter a vécu trop tard. Il y a seulement deux ou trois siècles, il aurait suscité une croisade ou bouleversé le monde par une renaissance religieuse. Admettons qu'après cela, il fût mort de faim dans un désert, on lui aurait certes bâti une cathédrale pour une railleuse postérité.

Schlatter était un véritable Ermite du moyen âge. Il suivait la règle d'un prêtre laïque. Il observait les vœux de pauvreté, d'humilité et de chasteté, et il est mort martyr de sa foi. Était-ce un imposteur ? Si l'on veut, mais il a toujours été sa première dupe. Il n'a jamais fait de mal. Il était honnête et dévoué, et ce ne sont pas des qualités assez communes aujourd'hui pour en rire. On devrait élever un monument à Schlatter et garder sa mémoire ; au lieu de cela, nous, apprenons qu'un directeur de musée cherche à s'approprier son cadavre pour l'exposer ! Une dépêche de Paso del Morte en date du 7 juin nous apporte quelques détails :

Les restes mortels de François Schlatter sont maintenant réduits en poussière par l'ardent soleil de Mexico. Schlatter le guérisseur, le pauvre cordonnier du Colorado, dont les merveilleuses cures attiraient vers Denver tout un peuple de boiteux, d'estropiés et d'aveugles, a passé par où passe tout ce qui est mortel.

Le 29 du mois dernier, un jeune vacher mormon, passant à peu près à vingt-cinq milles de Casa Grande, vit pendus aux branches d'un vieux chêne stérile et solitaire une selle, une bride et un chapeau. S'attendant à trouver un campement, il quitta le sentier et courut à l'arbre. Là s'offrit à sa vue le squelette blanchi d'un homme couché sur une couverture, dans une pose tout à fait naturelle. Sur les os, aucune trace ni de vêtements ni de chair. Le crâne brillait au soleil. Le squelette était couché sur le dos, la main droite reposant sur la poitrine, la gauche étendue le long du corps. Le genou droit était plié ; la jambe gauche étendue. Aucune trace de lutte ; tout indiquait que l'homme était mort tranquille-

ment pendant son sommeil. A ses côtés gisait une petite baguette de cuivre longue de trois pieds et demi environ. Auprès de l'arbre, sur une pile de vêtements, le vacher vit une Bible et deux agendas. Le nom de François Schlatter était écrit à l'intérieur de la couverture de la Bible ; au-dessous, deux versets d'une prière et une adresse : Clarence S. Clark, Denver, Colorado.

Le jeune homme tourna ensuite son attention sur les objets pendant à l'arbre. Il trouva une selle faite à Denver, une bride, une corde, un chapeau de feutre blanc et une gourde contenant un peu d'eau. Sur tout cela une sorte de charpente, aucun ustensile de cuisine, aucune provision. Rien ! l'homme était évidemment mort de faim ! Le vacher raconta la découverte au juge de Casa Grande qui fit photographier le squelette et les différents objets.

La première nouvelle de cette découverte a été donnée par MM. Richard Caples, entrepreneur, Georges Look, Stanley et Frank Barnum, qui vinrent de Casa Grande, où ils ont pu voir le squelette reposant à l'endroit où il a été trouvé ; les os ont été enterrés au pied de l'arbre et la couverture brûlée.

Il ne peut y avoir de doute sur l'identité du guérisseur. C'est à Lordsburg (New-Mexico) qu'il a été vu pour la dernière fois, monté sur un cheval gris. Comme on lui demandait où il allait, il leva sa baguette de cuivre et l'étendit dans la direction de Mexico.

PHANEG.

EXTÉRIORISATION DE LA MOTRICITÉ

Séance du 12 juin 1897

Je passerai sous silence les phénomènes qui se produisirent en séance obscure, en signalant toutefois des communications intelligentes obtenues au moyen du cliquetis aérien que le médium (ma mère) entendit pour la première fois.



Je reçus ainsi l'invitation de prendre l'épée ; j'obéis et me plaçai dans un angle opposé à celui où j'étais assis précédemment. A peine la lampe fut-elle enlevée qu'un grand tapage se produisit dans l'angle que je venais de quitter.

Le bruit devint telle qu'une dame effrayée ouvrit brusquement la porte d'une pièce voisine éclairée par une forte lampe à pétrole; la lumière électrique jaillit en même temps.

Nous *vîmes* alors deux cadres, suspendus par une ficelle à une hauteur inaccessible aux assistants, agités dans l'espace par des mains invisibles sans cependant que les cordes d'attache quittent les clous de soutien. La partie *supérieure* de l'un des tableaux (une toile placée à $2^{m},50$ du sol) est enfoncée sur une longueur de $0^{m},40$.

Les dames présentes paraissant peu soucieuses de continuer ce genre d'expérience, la séance est levée à 10 heures et demie.

A mon avis, il convient de se méfier d'une motricité extériorisée qui secoue les cadres, enfonce les tableaux et..... *redoute le pouvoir des pointes.*

A. FRANÇOIS.

Union Idéaliste Universelle

PITIÉ ! JUSTICE !

La race arménienne, à l'heure de disparaître à jamais de la surface du globe, adresse un suprême appel à l'humanité tout entière.

Ce que cinq siècles de persécutions odieuses n'ont pu faire, la confiscation et la destruction de nos biens, la prescription et les massacres sans cesse renouvelés viennent l'achever en ce vingtième siècle qui s'ouvre !

Dispersés sur toute la surface de la terre les proscrits arméniens, assistent impuissants à la destruction complète de leur race. Ils viennent, une dernière fois, implorer les nations civilisées au nom de ceux qui, dénués de toutes ressources, mourant sur une terre qu'il leur est

défendu de cultiver, expirent découragés, abêtis par des souffrances sans nom qu'ils endurent sans se plaindre plutôt pour sauver la vie de ceux qui les entourent que pour échapper à un trépas qui serait pour eux une délivrance.

Abandonnés dans une province désolée, privés de toute communication avec le monde extérieur, nos frères, retenus par la force des circonstances sur le sol de nos ancêtres, n'ont nul moyen pour faire connaître les actes monstrueux qui se commettent, encore et toujours en cette malheureuse Arménie qu'on égorge, et nourrir l'espoir que parmi tant de peuples civilisés, puissants et riches, il s'en trouvera un assez généreux pour écouter la plainte des désespérés et voler à leur aide !...

Nous, signataires de cette pétition, demandons la justice impartiale ; nous supplions, nous tendons les mains vers l'humanité, vers tous ceux qui ont à cœur l'intérêt de la civilisation et le bien-être des peuples, pour qu'il nous soit accordé le droit de vivre ; nous ne voulons pas que la race à laquelle nous sommes fiers d'appartenir disparaisse avec notre langue et nos poétiques traditions, nous ne pouvons pas que l'Arménie, où la légende biblique établit le Paradis terrestre, reste le désert maudit, le pays de l'horreur.

Nous pouvons être utiles à la Société, et figurer avec honneur dans l'histoire de la civilisation, nous revendiquons nos droits d'hommes, de citoyens arméniens, pour l'accomplissement des devoirs qui incombent à notre race ; nous réclamons la sainte liberté de remplir la mission qui nous a été confiée, et que cinq siècles d'oppression ne nous ont pas permis de mener à bonne fin.

O ! nations civilisées et gouvernants du monde, rendez l'Arménie aux Arméniens, en accordant l'autonomie complète à notre malheureuse patrie, et nous accepterons avec gratitude la suzeraineté des sultans.

Nous promettons au monde de rétablir l'ordre et la paix en Arménie, de protéger la liberté de la presse et de la pensée, de respecter les religions, d'établir les réformes administratives si désirées des sujets arméniens et turcs, de créer une armée locale, indispensable pour

arrêter les invasions des hordes barbares de Kurdes et de Circassiens, qui désolent cette contrée; nous promettons de tirer tout le parti possible des ressources immenses dont la nature a si richement doué l'ancien royaume d'Arménie; nous mettrons à l'œuvre tous les bras, toutes les énergies, tirant du sol de la patrie rendue la richesse qui profitera à tous.

Placés aux portes de l'Orient, nous ouvrirons l'Asie au commerce, à la science, aux arts; nous serons la nation qui unira les peuples de l'Ouest à ceux encore si arriérés de l'Est; et par notre organisation d'ordre, nous soutiendrons l'empire ottoman, exposé à tant de dangers, collaborant ainsi au maintien de la paix européenne et au grand-œuvre de la civilisation de l'Orient.

Au nom de l'humanité,
Au nom de la Religion,
Au nom de la Sainte Politique,
Par pitié et par prudence,

O! nations civilisées, ne prolongez pas indéfiniment notre supplice par une indifférence, dont les conséquences funestes pourraient retomber sur la tête de vos enfants; mais, unissez tous vos efforts pour obtenir enfin l'autonomie de la pauvre Arménie.

Suivent 400 signatures.

UNE PENSÉE DE SAINT-MARTIN

Les victimes innocentes entrent dans le plan de l'économie divine qui les emploie comme un sel pur et conservateur, afin de préserver par là de l'entière corruption et de la dissolution totale les victimes coupables avec lesquelles elles descendent dans le tombeau.

(*Esprit des choses*, II, 180).

LA SCIENCE SUPÉRIEURE

M. W. M. Kingsland vient de faire paraître dans le *Nova Lux* de février un très remarquable article sur *la*

science supérieure. Il y démontre l'infériorité de la science matérialiste, qui ne veut rien reconnaître au-dessus de la matière et de la force, et indique l'existence d'une science plus élevée qui traite des forces occultes de la nature et développe dans l'homme des facultés inconnues. Pour la première de ces sciences, esprit, intelligence, raison, âme n'existent pas en dehors du cerveau; pour l'autre, au contraire, séparer la conscience entière du corps physique n'est qu'une question de développement; l'une s'occupe seulement des forces physiques, l'autre a pour but de rendre l'individu capable de soulever le voile derrière lequel se cache la matière, en élevant la conscience à un plan supérieur. Le magnétisme, la clairvoyance, la transmission de pensée ne sont que des manifestations involontaires de certains pouvoirs latents dans l'homme et que la science naturelle fait trop souvent disparaître en les traitant d'*illusions* ou de *travail cérébral inconscient*. En magnétisme, les savants cherchent vainement la clef des phénomènes et ne veulent pas admettre l'existence de l'esprit indépendamment du cerveau et du système nerveux. Depuis longtemps, la science occulte a expliqué ces phénomènes et enseigné qu'en se bornant à étudier les facultés physiques, le problème de l'existence de la matière et de ses diverses manifestations restera insoluble.

M. W. M. Kingsland pose ensuite l'importante question des conditions d'existence après la mort et établit les grandes difficultés que présente la compréhension du temps nécessaire à l'évolution d'une âme humaine. La monade spirituelle doit avoir la conscience entière d'elle-même, avant d'exercer ses facultés dans les plus hautes régions de la nature, et tant qu'elle ne l'a pas, elle doit se chercher une nouvelle forme et suivre plusieurs fois l'école de la vie.

Nous devons nous comprendre nous-mêmes avant de chercher à comprendre le Créateur, et pour arriver à ce résultat, l'expérience nous est nécessaire. Certes, le chemin est aride et périlleux, et si nous voulons pouvoir le suivre, il faut faire le sacrifice des plus tendres illusions produites par nos facultés physiques et bien nous persuader que s'il a fallu pour le développement de notre

corps matériel, tant de milliers d'années, une courte vie humaine ne peut suffire au développement de l'esprit et des principes supérieurs. D.

BIBLIOGRAPHIE

Sous le titre *Pages de contrebande*, et avec une préface de Pierre de Lano, M. GASTON DUJARRIC vient de faire paraître chez Fischbacher, 33, rue de Seine, un volume aussi instructif qu'agréable à lire, ce qui est rare aujourd'hui. Science, littérature, philosophie et même occultisme, tout ce qui intéresse le contemporain est passé en revue avec une finesse et une compétence véritablement exceptionnelles. Peu de volumes nous ont procuré un si réel plaisir à la lecture. P.

*
* *

Stella, par CAMILLE FLAMMARION, 1 vol. in-18, 3 fr. 50.

Dans cet important ouvrage, le grand écrivain spiritualiste étudie, sous forme de roman, une foule de problèmes psychiques et sociaux du plus grand intérêt. C'est la situation du véritable savant devant la société et devant l'amour qui est exposée et disséquée de main de maître.

Une sortie de corps astral bien décrite nous a particulièrement frappé. Nous espérons consacrer à ce volume un compte rendu digne de lui. P.

*
* *

Notes and Queries, Manchester (U. S. A.)

Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs connaissant l'anglais cette excellente publication spiritualiste. On y trouve étudiés les problèmes les plus élevés qui peuvent intéresser les occultistes, et il faut rendre grâce au dévouement avec lequel M. Gould dirige cette importante publication.

*
* *

LOUIS ERNAULT. — *La Douleur du Mage*, poème, un vol. in-18, à la *Librairie de l'Art Indépendant*, 2 fr.

Fort beaux vers ésotériques.

Syndicat de la Presse spiritualiste de France

Siège Social et Secrétariat Général :

Paris, 23, rue St-Merri, Paris.

Les communications doivent être adressées au Président ou au Secrétaire général du Syndicat, 23, rue St-Merri, Paris.

STATUTS

Art. 1er. — Une association est fondée à Paris, sous le titre de *Syndicat de la Presse spiritualiste de France*, dans le but de resserrer les liens de confraternité et de solidarité qui existent entre tous les membres d'une même corporation et tous les écrivains ou publicistes spiritualistes de France, quel que soit leur genre, scientifique, moral ou littéraire, de les protéger et les encourager dans les circonstances difficiles de la vie professionnelle, de répandre les idées spiritualistes, sans distinction d'écoles, de doctrines ou de croyances, chaque directeur ou rédacteur de journaux et chaque écrivain conservant son entière indépendance.

Le siège social est à Paris, 23, rue Saint-Merri.

Art. 2. — Le syndicat est représenté par un bureau composé de quatre membres nommés pour un an. Ils sont rééligibles.

Art. 3. — Le bureau se compose de:

Un président;

Deux vice-présidents ;

Un secrétaire général, faisant fonction de trésorier, qui pourra, sous sa responsabilité, s'adjoindre un sous-secrétaire; mais ce dernier n'aura que voix consultative.

Art. 4. — Le bureau se réunit aussi souvent que l'exigent les intérêts du syndicat.

Art. 5. — Dans le courant de mai de chaque année, le syndicat se réunit en assemblée générale ordinaire, sur la convocation adressée par le secrétaire général, au moins quinze jours à l'avance à chacun des sociétaires.



Le secrétaire général fait un rapport sur la situation du syndicat et présente la comptabilité. L'assemblée examine et approuve les comptes.

Cela fait, les membres du bureau démissionnent, et l'assemblée procède à l'élection du nouveau bureau, sous la présidence du membre le plus âgé et avec l'assistance du membre le plus jeune.

Art. 6. — Le bureau est élu à la simple majorité des voix, quel que soit le nombre des membres présents. L'ordre du scrutin est le suivant:

Élection du président;

Élection de deux vice-présidents;

Élection du secrétaire général.

En cas d'égalité de suffrages, il est procédé à un second tour de scrutin. Si l'égalité persiste, le plus âgé est proclamé élu.

Art. 7. — Les réunions et assemblées générales ordinaires ou extraordinaires ne sont pas publiques. Elles ont lieu au siège social du syndicat.

Art. 8. — Sur la demande motivée de trois des membres du bureau ou du tiers des membres syndicataires, une réunion générale pourra être provoquée. La lettre de convocation devra exposer le but de la réunion.

Art. 9. — Le bureau ne peut délibérer valablement que si trois au moins de ses membres sont présents. Il ne peut prendre aucune décision engageant le syndicat. En cas de partage, le président a voix prépondérante.

Art. 10. — Pour faire partie du syndicat, il faut:

1° Etre ou directeur, ou rédacteur, ou collaborateur d'un journal spiritualiste ou publiciste spiritualiste;

2° Faire la demande au Président, qui propose l'admission au bureau, ou être présenté par deux sociétaires;

3° Etre admis à la majorité des membres du bureau.

Art. 11. — Chaque sociétaire paie une cotisation annuelle de 3 francs.

Art. 12. — Toute démission doit être adressée par écrit au président qui en donne avis au bureau.

Art. 13. — En cas de démission ou de décès d'un

membre du bureau, il est procédé à son remplacement par l'assemblée générale des sociétaires convoqués à cet effet.

ART. 14. — Sur la proposition d'un membre du bureau, tout adhérent peut être rayé pour :

1° Non-paiement de ses cotisations dans le délai d'un mois qui suivra une mise en demeure ;

2° Infraction aux statuts, préjudice volontaire porté au syndicat, trouble dans les réunions, inconduite notoire, condamnation infamante.

ART. 15. — Les radiations sont proposées en réunion générale ordinaire ou extraordinaire sur un rapport présenté au nom du bureau. Tous les adhérents seront spécialement convoqués à cet effet, et la décision ne pourra être prise qu'à la majorité des trois quarts des membres présents.

Le sociétaire inculpé devra être entendu ou convoqué par lettre recommandée. Au cas où la radiation aurait été prononcée par défaut, le membre radié sera informé de la décision dans la huitaine. Il pourra se pourvoir contre cette décision dans la quinzaine qui suivra la notification qui lui en sera faite.

Dans ce cas, une nouvelle réunion générale sera de nouveau provoquée et la décision qui interviendra sera définitive.

ART. 16. — La dissolution du Syndicat pourra être prononcée en assemblée générale ordinaire ou extraordinaire ; mais la décision ne pourra être prise qu'à la majorité des trois quarts des membres inscrits.

Dans ce cas, les fonds disponibles seront partagés entre les adhérents au prorata de ce qu'ils auront versé depuis leur admission.

M. Durville met gracieusement sa bibliothèque à la disposition des membres du Syndicat. Les ouvrages et documents divers ne pourront être consultés que sur place.

Tous les écrivains spiritualistes qui ont à cœur le relèvement moral de l'humanité et qui comprennent l'union, voudront faire partie du SYNDICAT.

Il suffit de s'adresser au Président ou au Secrétaire général, 23, rue Saint-Merri, à Paris.

∴

Vingt élèves ont reçu le diplôme de magnétiseur à la suite des examens de cette année à l'Ecole pratique de magnétisme et de massage. Toutes nos félicitations à la direction de cette Ecole si prospère tant à Paris qu'à Lyon.

Un colon tunisien vient de mettre à exécution une idée fort pratique : celle de consacrer son expérience à former les jeunes gens qui désiraient devenir colons et qui n'ont le plus souvent, il faut bien le reconnaître, qu'une idée des plus vagues et des plus fantaisistes de la carrière à laquelle ils se destinent. M. C. Favrot offre à ces jeunes gens de les prendre en pension sur son domaine de *Sidi bou Arkoub* (Tunisie) et de les initier à tous les détails de la vie agricole et coloniale ; ils y trouveront en outre l'avantage qui leur est assuré par l'art. 81 de la loi de recrutement du 15 juillet 1889 de ne faire qu'*un an de service militaire*. Nous engageons donc vivement les jeunes gens à la recherche de nouveaux débouchés et qui veulent cependant procéder avec prudence à se mettre en rapport avec M. Favrot.



Le Gérant : ENCAUSSE.

TOURS. — IMP. E. ARRAULT ET Cie, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.

Vient de paraître

SÉDIR

LES INCANTATIONS

Le Logos humain — La Voix de Brahma
Les Sons de la lumière astrale
Comment on devient enchanteur

AVEC NOMBREUX DESSINS HORS TEXTE ET DANS LE TEXTE

Un vol. in-18. . . . . **3** fr. **50**

PARIS

CHAMUEL, ÉDITEUR

5, rue de Savoie, 5

1897



UNION IDÉALISTE UNIVERSELLE

Notes and Queries, S. M. Gould à Manchester (N. H.) U. S. A.

Frie ord, A. Sabro à Christiania (Norwège.)

Nordisk Frimurer-Titenda, Alb. Lange à Christiania (Norwège).

Die Religion des Geistes, Fertung, Herrengasse, 68, Budapest (Hongrie)

Nuova Lux, 82, via Castro Pretorio à Rome (Italie).

Luz astral, 6, passage Sarmiento à Buenos-Ayres (République Argentine).

L'Initiation, 10, avenue des Peupliers, Paris.



JOURNAUX ET REVUES OCCULTISTES

RECOMMANDÉS SPÉCIALEMENT

LANGUE FRANÇAISE

L'Initiation (revue mensuelle), 10, avenue des Peupliers, Paris.

Le Voile d'Isis (journal hebdomadaire), 5, rue de Savoie, Paris.

L'Hyperchimie (revue mensuelle), 19, rue St-Jean, Douai (Nord).

HERMÉTISME, ALCHIMIE

La Thérapeutique intégrale (revue mensuelle), 10, rue Durand-Claye, Paris

MÉDECINE HERMÉTIQUE, HOMŒOPATHIE

LANGUE ANGLAISE

The Morning Star. Dépositaire, Chamuel, 5, rue de Savoie, Paris.

(Peter Davidson, Loudsville, White Co, Georgia, U.S.A.)

LANGUE ESPAGNOLE

Luz astral (hebdomadaire, à Buenos-Ayres (République Argentine), 6, pasage Sarmiento.

LANGUE ITALIENNE

Luz (revue mensuelle), 82, via Castro Pretorio, Rome

LANGUE TCHÈQUE

Sbornik pro filosofii a okkultismus, à Prague (Bohême), Puch majerova Ul 36.

AVIS IMPORTANT. — Tous nos confrères ci-dessus cités et ceux qui voudraient être cités sont priés de reproduire *in extenso* cette liste.



TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.

